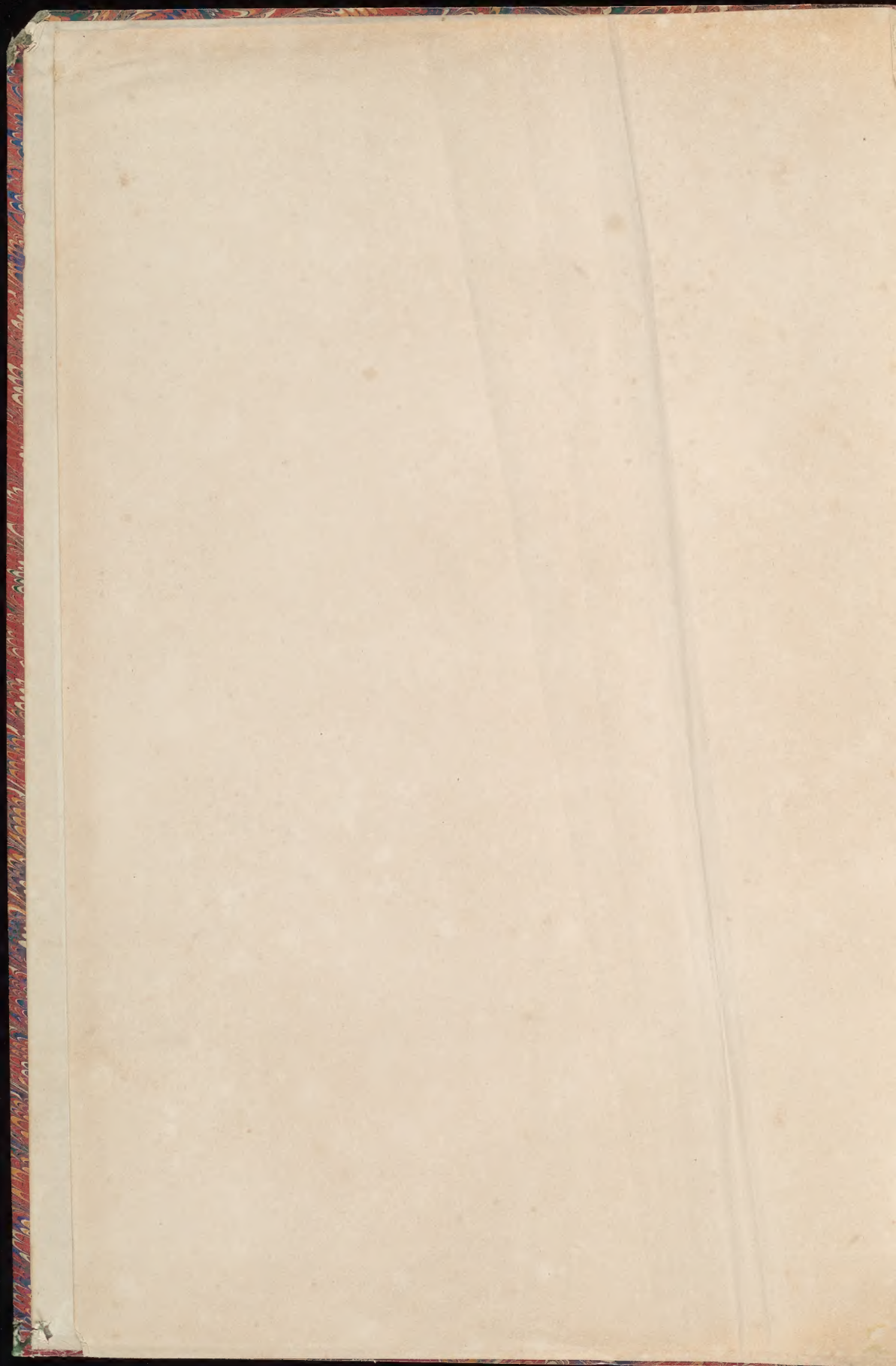


450F

323 47

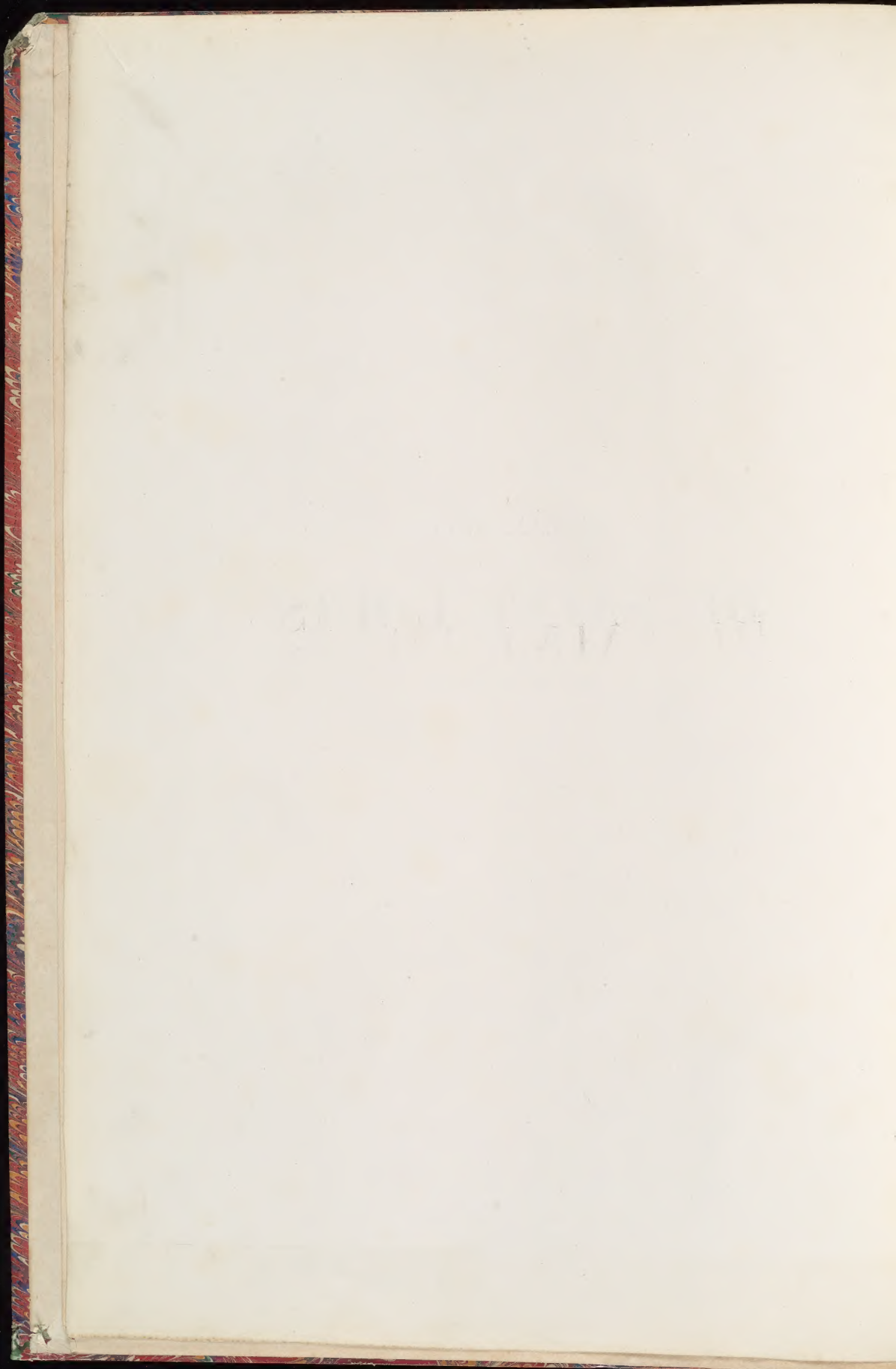
1855
Chondrothography

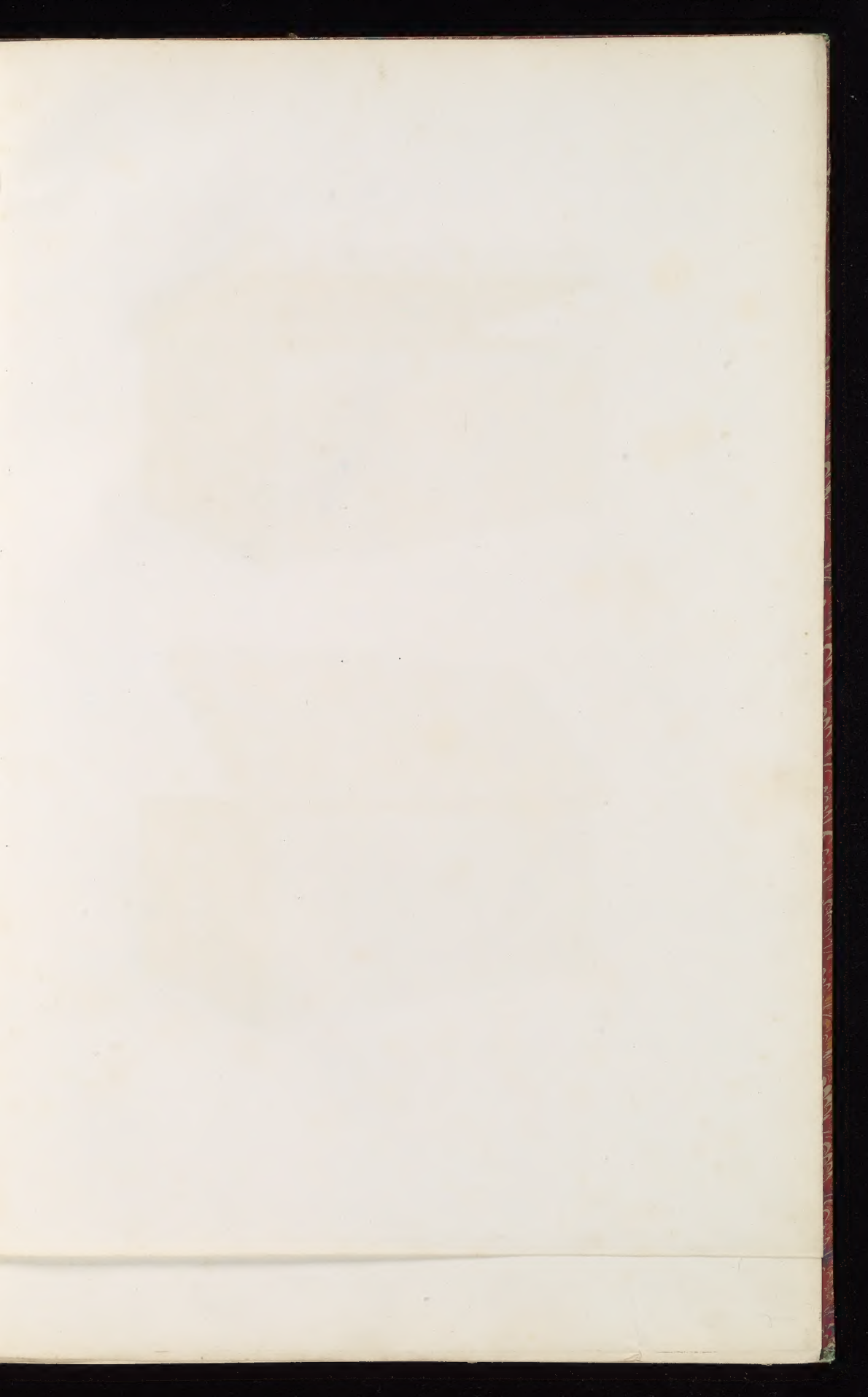
C



LA CASSETTE
DE SAINT LOUIS

ROI DE FRANCE







Edmond Ganneton, del.

Chambre de l'abbaye de Clugny, et de l'abbaye de Bèze.

LA CASSETTE DE SAINT LOUIS

ROI DE FRANCE

DONNÉE PAR PHILIPPE LE BEL A L'ABBAYE DU LIS

REPRODUCTION EN OR ET EN COULEURS

GRANDEUR DE L'ORIGINAL

PAR LES PROCÉDÉS CHROMOLITHOGRAPHIQUES

ACCOMPAGNÉE

D'UNE NOTICE HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

sur cette œuvre remarquable de l'art civil au moyen âge

PAR

EDMOND GANNERON



PARIS

DE L'IMPRIMERIE DE J. CLAYE ET C^{ie}

7^e RUE SAINT-BENOÎT

—
MDCCCLV



AVIS AU LECTEUR

En mars 1853, M. Deschamps, curé de Dammarie-les-Lys (commune des environs de Melun), s'occupant de divers changements qu'il voulait faire subir au maître-autel de son église, aperçut que l'une des deux grandes châsses situées à droite et à gauche de ce maître-autel renfermait, outre un reliquaire, un coffret qui lui parut être un précieux travail du moyen âge. Il avait déjà fait part de sa découverte et de ses espérances à plusieurs de ses paroissiens, lorsqu'au mois de juillet les auteurs des *Monuments de Seine-et-Marne*¹ vinrent dans le pays pour prendre état des ruines de la célèbre abbaye du Lis. Cherchant partout des matériaux pour leur description du département, ils rendirent alors visite à la pauvre église du village.

M. le curé leur montra bien vite le coffret, et il eut le plaisir de voir ces Messieurs s'extasier, et lui confirmer qu'il avait là un morceau archéologique du plus grand intérêt, qu'ils seraient heureux de pouvoir reproduire et publier dans leur ouvrage. Le bruit se répandit bientôt que la riche cassette avait appartenu à la reine Blanche de Castille. M. Eugène Grézy, membre de la Société des antiquaires de France, fit à ce sujet de nombreuses recherches²; et, peu de jours après, il était en mesure de prouver que le petit érin retrouvé était celui qui avait renfermé les cilices de saint Louis donnés par Philippe le Bel, son petit-fils, à l'abbaye de Notre-Dame-du-Lis.

A l'appui de son opinion, M. Grézy a publié au *Moniteur* du 26 novembre 1853 une notice qui m'a paru contenir des faits et des raisons les plus incontestables.

J'ai compulsé moi-même les archives du département et celles du diocèse, et je puis affirmer l'exactitude de tout ce qui a été avancé par l'honorable antiquaire³. Aussi ses arguments sont les

¹ *Les Monuments de Seine-et-Marne*, par Charles Fichot et Amédée Aulavre, à la librairie archéologique de Didron.

² Voir l'*Annuaire de la Société impériale des antiquaires de France*, séance du 19 août 1853, page 451.

³ Je saisis avec empressement l'occasion qui m'est offerte de remercier M. Eugène Grézy de la bienveillance avec laquelle il a mis à ma disposition ses précieux documents.

miens, sa conclusion est la mienne. Oui, cette cassette toute couverte des insignes royales de France et de Castille, et des premières armes que nos ancêtres chrétiens avaient ramenées des champs de bataille de l'Orient, cette cassette sur laquelle je puis, comme autrefois le héraut d'armes, lire les aventures d'outre-mer et les hauts faits du règne glorieux de Louis le Justicier, c'est bien certainement *l'escrinet là où estoient secrètement gardées les hères et les disciplines du saint roy.*

En présence de cette belle relique historique, mon émotion était profonde, et c'est avec un bonheur facile à comprendre que je me suis empressé de reproduire par des dessins scrupuleusement exacts tous les détails de cette œuvre remarquable de l'art civil au moyen âge.

Je n'aurais sans doute jamais songé à livrer ce petit travail à la publicité, si je n'y avais été poussé par une circonstance qui devait me décider. Vous allez en juger, bienveillant lecteur. Voici mon excuse pour avoir osé vous présenter ces notes.

Les habitants de Dammarie ont depuis longtemps le désir d'établir dans leur commune les Bonnes sœurs de charité, ces modestes héroïnes qui tous les jours accomplissent avec tant de dévouement le devoir que saint Louis a légué à ses successeurs, lorsque, dans les admirables instructions adressées à son fils Philippe, il a dit : « Cher fils, aie le cœur compatissant envers les pauvres, et envers « tous ceux que tu penseras qui ont souffrance de cœur ou de corps, et, suivant ton pouvoir, « soulage-les volontiers de consolations ou d'aumones. »

Mais les faibles ressources du budget communal sont insuffisantes pour permettre à elles seules l'accomplissement de ce vœu, qui serait sans doute longtemps encore ajourné si nous ne saissions avec empressement l'occasion que la Providence nous envoie de créer quelques ressources extraordinaires.

Cette occasion c'est le travail que j'ai fait sur la cassette de saint Louis.

On m'a engagé à le publier, me faisant espérer que je trouverais, sinon assez d'amateurs du livre, au moins assez de cœurs charitables pour me rapporter un bénéfice qui me permette d'offrir, au nom de mes souscripteurs, le premier fonds qui manque à la commune de Dammarie-les-Lis, pour installer chez elle l'institution bienfaisante et régénératrice des sœurs de charité.

Fort de cette espérance, je me suis donc mis à l'œuvre; j'ai fait reproduire mes six feuilles de dessin par les intelligentes presses chromolithographiques de MM. Engelmann et Graf, et j'ai composé pour les accompagner un texte qui contient¹ :

1° Les preuves à l'appui de l'authenticité de la cassette de saint Louis.

2° Le blasonnement de l'ornementation héraldique avec l'abrégé des principaux faits et gestes au temps des croisades de ces valeureux soldats de la sainte cause, que nous pouvons supposer avoir mérité à leur maison l'honneur de figurer sur la cassette royale.

3° La description des images symboliques qui accompagnent l'ornementation héraldique.

4° Des notes sur les curieuses méthodes que les habiles ouvriers des XII^e et XIII^e siècles employaient pour l'exécution d'un semblable travail.

5° Quelques mots sur l'abbaye de Notre-Dame-la-Royale-du-Lis fondée par le concours de Blanche de Castille et de saint Louis, et dont le trésor renfermait notre intéressant souvenir.

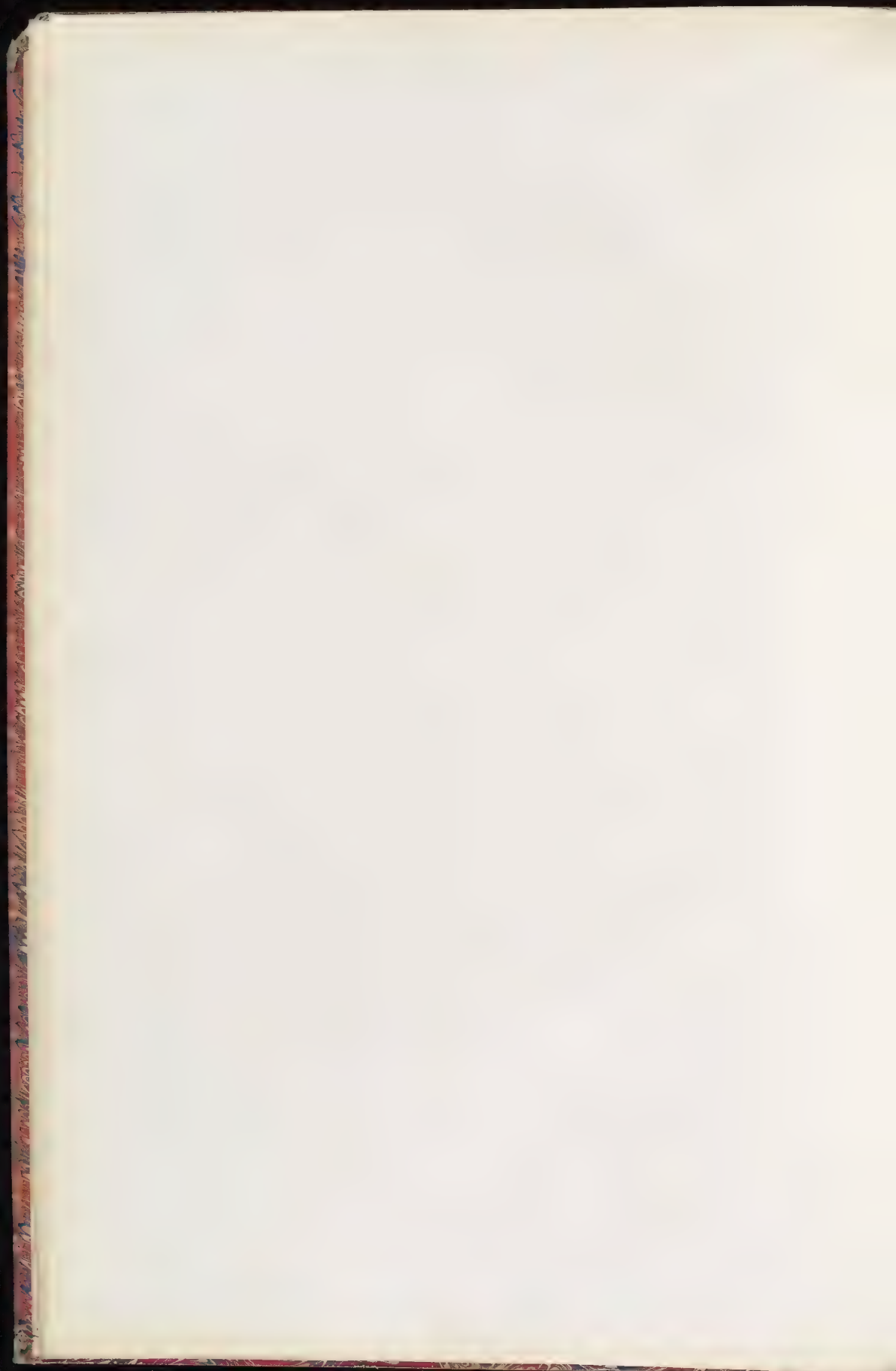
Tel est l'ouvrage que j'ai l'honneur d'offrir au public. Puisse l'accueil indulgent et bienveillant qui

¹ J'avais fait imprimer ce premier chapitre lorsque, relisant un manuscrit redige du temps de Philippe le Bel par le confesseur de la reine Marguerite, j'ai trouvé un précieux document dans la partie de cet ouvrage relative à l'enquête pour la canonisation. C'est un chapitre concernant la guérison miraculeuse d'une sœur de l'abbaye du Lis, où il est constaté qu'alors la communauté possédait un petit écrin renfermant les disciplines et les ceintures du saint roi. J'ai reproduit, dans les notes sur l'abbaye, cette importante confirmation qui venait si à propos à l'appui de l'authenticité des premières épreuves.

lui sera fait assurer bientôt la création d'un nouveau berceau de l'une des plus belles fondations de saint Vincent de Paul.

Puisse aussi cette publicité contribuer à rendre à l'escrinet de saint Louis son lustre primitif. La Sainte-Chapelle habilement et pieusement restaurée se pare de nouveau de toute la splendeur de ses vitraux, de tout l'éclat de son riche manteau d'or, de pourpre et d'azur; et la religion va bientôt reprendre possession de ce sanctuaire. Ne sera-ce pas alors le moment de confier au trésor du royal oratoire la cassette de son fondateur dans laquelle on remplacerait le cilice, précieux monument de l'austère piété de cet *éternel roi de notre France*¹?

¹ M. le comte de Nieuwerkerke, directeur général des Musées impériaux, intendant des beaux-arts de la maison de l'Empereur, a décidé de proposer à Sa Majesté l'acquisition de la cassette de saint Louis, pour la placer, soit au Musée des souverains, soit à la Sainte-Chapelle. En échange, la commune de Dammarie aurait son église agrandie selon les besoins de sa population, et restaurée avec la convenance qu'exige la maison du Seigneur.



NOTICE

HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

SUR LA

CASSETTE DE SAINT LOUIS

ROI DE FRANCE

PREUVES A L'APPUI DE SON AUTHENTICITÉ

Le précieux coffret du ^{xiii}^e siècle, dont nous donnons ici le dessin et la description, provient de l'ancienne abbaye du Lis. C'est la cassette de saint Louis miraculeusement conservée par une religieuse qui a pu l'obtenir des commissaires chargés par le comité révolutionnaire de s'emparer des objets du culte, ou de les détruire, selon leur valeur. Les preuves que nous pouvons donner de cette origine sont nombreuses. Commençons par la première qui soit venue confirmer la valeur inappréciable que nous accordons à notre cassette. C'est l'inventaire des titres de l'abbaye dressé le 24 septembre 1678, lorsque Mariane de La Meilleraye, fille du duc Mazarin et d'Hortense Mancini, prit la crosse des mains de Claire Cécile Colbert, sœur du ministre de Louis XIV.

Page sept vingt cinq. Liasse 45. Il y est dit :

Mémoire des reliques de la fondation données par saint Louis, fondateur de cette abbaye.

Premièrement. Dans le coffre de la fondation estoit le reliquaire de vermeil doré qui pèse dix-huit marcs qui estoit auprès du lit de ce saint.

Deuxièmement. Deux grandes châsses de vermeil doré des onze mille vierges, et quelques ossements de sainte Ursule, vierge et martyre.

Le tout de la fondation, mais depuis enrichies comme elles le sont aujourd'hui.

Troisièmement. La relique de saint Siméon le juste, qui est de la fondation. On a fait depuis la figure du saint, qui est d'agate, comme on la voit aujourd'hui.

Quatrièmement. « La châsse de saint Louis, donnée par Philippe le « Bel, roy de France, son petit-fils; où il y a quatre ossements de ce roy, « son cilice donné par le mesme roy AVEC LA CASSETTE. » — Etc.

Afin de prévoir, autant que possible, les objections que ne manquera pas de faire naître notre affirmation, je dois observer ici : que l'écriture de l'article quatrième sus-mentionné est différente de celle des trois premiers articles.

Mais ce ne me paraît pas une raison suffisante pour supposer, comme on l'a fait, que c'est une addition réfléchie.

Il y a, dans ledit inventaire, d'autres additions, comme en comporte tout travail analogue; et il m'a semblé que celle dont nous parlons est de la même main que la reconnaissance d'exactitude ajoutée à la fin du volume le 27 mai 1698, par le vicaire général Philibert Charles de Pas Feuquière.

Les archives de la préfecture de Seine-et-Marne possèdent aussi un inventaire de 1790, lequel passe sous silence notre cassette et beaucoup d'autres reliques. Faut-il s'étonner de ces omissions quand on sait que cet inventaire a été dressé par des commissaires qui n'avaient d'autre mission que de constater les matières d'or et d'argent, et de préparer les moyens de s'en emparer?

Lors de la suppression du couvent du Lis, en 1793, tous les objets du culte qui n'avaient pas été estimés de valeur par ces commissaires furent jetés dans un immense brasier allumé au milieu d'une des cours de l'abbaye, et là disparurent à tout jamais : croix et statues de bois, confessionnaux, chaire, papiers, livres d'office, parchemins, tableaux, etc. Cependant plusieurs choses furent sauvées de cet auto-da-fé et accordées à des personnes qui osèrent en solliciter l'abandon. C'est ainsi que certains petits tableaux, certains petits objets de piété se trouvent entre les mains de plusieurs anciens habitants de Dammarie. C'est ainsi que le cilice de saint Louis fut

sauvé des flammes par M. Foix, juge au tribunal de première instance de la ville de Melun, et que quelques reliques furent, avec notre cassette, accordées à sœur Sainte-Pélagie, qui suppliait en pleurant qu'on lui en fit l'abandon.

L'absence d'or et d'argent sur ces objets fut la cause de leur conservation.

Sœur Sainte-Pélagie les garda précieusement chez elle, et en fit la remise à l'église paroissiale, lorsque le culte fut rétabli. C'est un fait de notoriété publique.

De plus, un procès-verbal fut dressé, le 23 septembre 1820, par M. l'abbé Pelet, vicaire général de Meaux, qui recueillit les témoignages de la bonne religieuse et de deux de ses compagnes, lesquelles affirmèrent avec serment reconnaître la haire de saint Louis et les reliques qu'on leur présentait, et les trouver dans le même état que dans la chapelle de l'abbaye.

En 1838, on fit exécuter certains travaux dans l'église de Dammarie, entre autres, deux grandes châsses semblables, qui furent placées symétriquement de chaque côté de l'autel à deux mètres environ au-dessus du sol⁴.

Dans la châsse de gauche on mit, le 29 novembre 1838, la cassette intacte et ses reliques avec un procès-verbal de reconnaissance dressé alors par M. l'abbé Pruneau, vicaire général de Meaux, et M. Naudin, curé de la commune. Ce procès-verbal constate, par des témoignages irrécusables, que ces reliques étaient exposées, avant la révolution de 1790, dans l'église de l'abbaye du Lis, et qu'on les enfermait dans la nouvelle châsse telles qu'elles avaient été reçues des mains de sœur Sainte-Pélagie, encadrées par un *coffret couvert d'ornements en cuivre*, attachées et scellées sur un carton garni de damas cramoisi et orné de fleurs d'argent brodées en bosse.

⁴ Lorsqu'en mars 1853, M. le curé Deschamps ouvrit la châsse qui n'avait pas été visitée depuis 1838, on y trouva la cassette renversée sur le dos; le fond en avait été enlevé, puis remplacé par un carton qui était ainsi maintenu dans un cadre formé des quatre côtés du coffret. Sur ce carton étaient disposés avec soin le chef de saint Séverin, les ossements de saint Romain, saint Ebbon, saint Siméon, etc. L'espace manquant pour y placer d'autres reliques, on avait cloué à la cassette, avec de grossières ferrures dont les morceaux existent encore, un second compartiment fait de douves de tonneau, et dans le nouveau cadre obtenu on avait placé un autre carton contenant un os de l'avant-bras de saint Savinien et des reliques de saint Potentien. A quelle époque ce reliquaire improvisé avait-il été ainsi disposé? C'est ce qu'il nous importe peu de déterminer. Il nous suffit de donner ici des preuves qui permettent d'affirmer qu'il a été livré dans cet état à l'église de Dammarie par une religieuse de l'abbaye du Lis.

Aujourd'hui, à l'appui de l'authenticité de la provenance, nous pouvons donner de plus grandes preuves encore que ces témoignages par tradition.

En effet, nous remarquons que les reliques posées sur les cartons encadrés par la cassette sont les ossements de saint Siméon, saint Séverin, saint Savinien, saint Potentien et saint Ebbon. Or, j'ai cité tout à l'heure un article de l'inventaire de 1678 mentionnant la relique de saint Siméon le Juste, à laquelle on a fait une figure d'agate, *comme on la voit encore aujourd'hui*. — Et plus loin nous lisons dans ledit inventaire, à la liste des certificats possédés par l'abbaye :

« Autre certificat du dernier novembre 1635, de M. de Bellegarde, archevêque de Sens, pour les reliques de saint Savinien, saint Potentien, martyrs, et Ebbon, archevêque de Sens, qui, gardées dans l'église du Lis, ont été tirées des reliques du couvent des Carmélites de Sens.

« Certificat et attestation du 28 novembre 1647 du sieur abbé Parfait, chanoine de Paris, soutenu du témoignage des sieurs de Bernage et Gran-ger, chanoines de ladite église, qu'il a levé de la châsse de saint Séverin, qui est en l'église de Paris, un os qu'il a fait sceller de son cachet, et a fait porter à l'abbaye du Lis.

Voilà, j'espère, assez de preuves pour nous permettre d'affirmer que les reliques en question, et la cassette qui leur servait d'asile, ont bien appartenu au trésor du Lis.

Mais supposons un instant que toutes ces preuves viennent à nous manquer, et regardons encore une fois la cassette. Ne porte-t-elle pas avec elle un caractère d'individualité sur lequel on ne peut se méprendre? Tous les traits de sa décoration n'accusent-ils pas une œuvre du moyen âge? et ces blasons ne disent-ils pas que le meuble qu'ils ornent n'a pu appartenir qu'à saint Louis, qu'ils sont là entourant les armes du pieux monarque, pour confirmer l'histoire dont les chroniques ineffaçables nous ont buriné les hauts faits des illustres familles qu'ils représentent, alors que, s'associant à tous les actes de cette glorieuse époque, elles allaient par de là les mers se ranger sous l'étendard de la Croix? On a prétendu que cette cassette pouvait aussi bien avoir appartenu à l'une des abbesses du Lis. — A laquelle donc? — est-ce à Alix de Vienne Macon, Mathilde sa nièce, ou bien Isabelle

de Brabant, toutes trois mentionnées par le *Gallia Christiana*, comme ayant gouverné l'abbaye depuis sa fondation jusqu'en 1275?

Ce n'est guère admissible; car le blason de l'une de ces trois familles ne figure même pas au nombre de tant d'autres.

Je sais bien qu'au ^{xiii}e siècle, les décorations héraldiques étaient fort en vogue sur les bourses, ceinturons, aumônières, meubles, etc.; mais personne, je crois, n'a prétendu que les sujets de ces décorations étaient sans motifs; qu'un Courtenay, par exemple, partant pour la croisade, eût pu mettre sur ses habits, et les objets qui l'accompagnaient au voyage d'outre-mer, d'autres armes que les siennes entourées de celles de ses nombreux et illustres alliés.

On conservait, dans l'église de Saint-Yves de Braines, une bourse des croisades, employée sans doute à rapporter des reliques de la Terre-Sainte; elle était toute brodée d'armoiries, parmi lesquelles on remarquait celles de Dreux ancien, de Flandre, de Neele-Offemont, etc. Montfaucon, qui l'a publiée d'après un dessin de Gaignières, dit : « qu'elle paraissait avoir « servi à Pierre de Dreux, dit Mauclerc, duc de Bretagne, qui était enterré « au même lieu où l'on gardait la bourse, et dont les armes se trouvaient « plus souvent répétées que celles d'aucun autre. »

M. Grézy a vu dans une collection particulière un ceinturon de cuir tout cousu d'émaux de plique armoriés : il pense : qu'il avait dû ceindre la taille d'un Montmorency; car le blason de cette maison y est répété plusieurs fois avec diverses brisures. Enfin je citerai les collections du Louvre et de Cluny qui fournissent de semblables exemples.

Examinons maintenant les écussons de la cassette, et voyons si la seule nomenclature des familles qu'ils représentent ne nous permet pas de conclure, sans le moindre doute, qu'elle n'a pu appartenir qu'à saint Louis.

Quel est l'écu le plus souvent répété, dominant toute l'ornementation, occupant toutes les premières places d'honneur? c'est évidemment l'écu portant les armes de France. Après lui, et souvent mis en parallèle, c'est l'écu de Castille. On sait l'amour filial du saint roi pour la reine Blanche. Tous les artistes de l'époque se sont plus à réunir et à immortaliser dans leurs œuvres le sentiment qu'inspirait à la nation ces deux chefs qui la gouvernaient avec la même passion du juste et du bien. C'est ainsi que la Sainte-Chapelle, si habilement restaurée, et les ruines imposantes de l'abbaye du Lis, nous montrent encore aujourd'hui un spécimen, de la réunion constante

des armes de France et de Castille adoptée pour la décoration des monuments élevés par la pitié du monarque. C'est ainsi que ces mêmes armes sont reproduites sur la tombe de Jean, l'un des fils de saint Louis, même à l'exclusion de celles de la mère Marguerite de Provence.

Montfaucon dit en regard du dessin qu'il nous a conservé de ce dernier exemple :

« Il est ainsi gravé sur une tombe de cuivre émaillé tenant ses deux « pieds sur un lion. Il tient un sceptre terminé en haut par une fleur de « lis; son habit est tout marqué de losanges, qui contiennent alternativement « la fleur de lis de France et les armes de Castille en l'honneur de sa « grand'mère Blanche . »

Examinant les blasons des illustres familles qui entourent ces armoiries royales, nous retrouvons les six pairies du royaume, savoir : les trois duchés de Bourgogne, de Normandie, de Guyenne, et les trois comtés de Champagne, de Flandre, de Toulouse.

Un blason, remarquable entre tous, c'est celui de Montmorency. Il est le seul qui ait l'honneur d'être mis en parallèle avec l'écu de Castille; c'est qu'aussi l'épée de Mathieu de Montmorency, le grand connétable, était sans doute alors considérée comme la plus illustre et la plus fidèle du royaume. Et c'est, il me semble, justice que d'avoir ainsi distingué le héros de Bouvines, celui qui contribua si puissamment à dissiper cette formi-

¹ Cette union des armes du roi et de celles de sa mère, à l'exclusion de celles de son épouse, est bien conforme à l'idée que Joinville nous a donnée de la jalouse antipathie de la reine Blanche pour la reine Marguerite.

Blanche avait un tel ascendant sur son fils, que Marguerite ne pouvait le voir qu'en cachette. — Le sénéchal nous apprend que le séjour de prédilection des deux jeunes époux était le château de Pontoise, où leurs huis (leurs chambres) communiquaient par un escalier. Leurs huissiers (ou chambriers) les avertissaient, par un signal, de la venue de la reine-mère. « Et, dit Joinville, le roi s'en venait courant en sa chambre pour que sa mère l'y trouvât.

« Une fois, ajoute-t-il; était la reine en trop grand péril de mort, parce qu'elle s'était blessée d'un enfant qu'elle avait eu. Là vint la reine Blanche, et prit son fils par la main, et lui dit : Venez-vous-en, vous ne faites rien ici. Quand la reine Marguerite vit que la mère emmenait le roi, elle s'écria : Hélas! vous ne me laissez voir mon seigneur ni morte, ni vive.

« Et alors, elle se pâma, et crut-on qu'elle était morte, et le roi qui crut qu'elle se mourait, revint, et à grand-peine la remit-on à point. »

Ces sentiments qui peignent si bien la fierté de Blanche, la faiblesse de saint Louis, la timidité de Marguerite, s'accordent parfaitement avec les idées exprimées par la décoration de notre cassette, où l'écusson de Castille est partout à côté des armes du roi, tandis que le blason de Marguerite n'existe pas même une fois. — Le souvenir de la jeune reine n'est cependant pas entièrement exclu, car ces sentiments nous amènent à penser qu'un médaillon en cuivre repoussé représentant une fleur de marguerite modestement cachée parmi les emblèmes du côté droit, pourrait bien être une allusion à la bonne Marguerite de Provence, épouse de saint Louis.

dable ligue qui se fit contre la reine Blanche pendant la minorité de saint Louis.

La charge de *connétable* est encore représentée sur la cassette par l'écu d'Amaury de Montfort, le vaillant chevalier qui, l'an 1230, fut récompensé par ce glorieux grade de ses éminents services.

L'office de *maréchal* de France est figuré par le blason de Jean de Beaumont, tandis que celui de son frère Guillaume de Beaumont tient la place du *grand amiral* et celle du *grand chambellan*.

Le *grand bouteiller de France*, l'un des grands officiers de la couronne qui signait toutes les patentes de nos rois, ou du moins assistait à toutes ses expéditions, avait séance entre les princes, et disputait le pas au connétable, est aussi là représenté par les armes de Robert de Courtenay, et le *chambrier* par celles de Barthélemy, sire de Roie.

L'écu de *Bretagne-Dreux* est encore un de ceux qui doivent le plus fixer notre attention, non-seulement à cause de son honorabilité, mais aussi par sa date. En effet, Pierre de Dreux, dit Mauclerc, qui le portait comme duc de Bretagne, et comte de Dreux, n'a pu le blasonner ainsi que lors de son mariage avec Alix, héritière de Bretagne, qui eut lieu l'an 1213, et ce n'est que depuis cette époque, jusque environ l'an 1300, que les ducs de Bretagne l'ont ainsi porté. Alors ils prirent l'écu tout plein de Bretagne, qui est d'hermines.

Un autre blason bien précieux pour assigner une date certaine à la construction de notre cassette, c'est celui de *Champagne-Navarre*, car Thibaut, comte de Champagne, qui le premier l'a porté, ne fut fait roi de Navarre qu'à la mort de Sanche (le fort), son oncle maternel, arrivée l'an 1234.

Il faut aussi remarquer les armoiries de *Jérusalem*, distinguées par leur position et par la grandeur de l'écu; leur place est ici, j'espère, bien naturelle et bien significative.

Enfin cette liste de noms illustres inscrits sur la cassette royale se complète par les blasons de *Mallet*, sire de *Graville*, et de *Richard d'Harcourt*, qui servirent de témoins au couronnement de saint Louis;

Par l'écu du célèbre *sir de Coucy* et par les armoiries des comtes de *Dreux*, de *Bar* et de *Dammartin*, tous nobles chevaliers cités par les chroniqueurs comme s'étant distingués aux expéditions d'outre-mer de 1248 et de 1270.

Il est encore quelques noms célèbres de cette mémorable époque qui ne figurent pas ici; sans doute que l'artiste ingénieux qui fut chargé de composer ce petit meuble ne les avait pas omis, et que les six blasons qui manquent aujourd'hui complétaient à peu près cette suite de braves guerriers qui, à la tête de la noblesse du royaume, ont été, sous l'inspiration du pieux monarque, les héros de la nation française au ^{xiii}^e siècle.

Ainsi donc nous avons sous les yeux une cassette qui n'a évidemment pu appartenir qu'à saint Louis, c'est celle qui fut remise par la sœur Sainte-Pélagie à l'église de Dammarie, c'est celle que la bonne religieuse avait obtenue des commissaires à qui était confié un pouvoir absolu sur tous les biens de l'abbaye; et je crois enfin que nous pouvons affirmer, sans crainte de trop grande déception, que c'est bien celle de saint Louis, dont Philippe-le-Bel fit présent à l'abbaye du Lis lorsqu'il lui envoya les reliques du saint roi.

DESCRIPTION GÉNÉRALE DE LA CASSETTE

La cassette de saint Louis a 0^m,34 de longueur sur 0,18 de largeur, et 0,15 de hauteur. Elle est fermée par un couvercle saillant sur trois des faces et les encaissant sur une hauteur d'environ 1 centimètre.

Chaque côté, de même que le fond et le couvercle, est formé d'une planche en bois de hêtre de 1 centimètre d'épaisseur. — Aucun assemblage ne joint ces planches, qui ne sont réunies que par de forts clous enfoncés dans les épaisseurs des bois.

Cette grossière carcasse est enveloppée d'une peau de vélin, préalablement rendue flexible par un séjour dans l'eau, puis appliquée au moyen d'une couche de colle de peau ou de fromage. C'est là, sans doute, un motif de solidité qui a puissamment contribué à la conservation du précieux coffret. — Sur le vélin on a soigneusement étendu un enduit très-consistant fait d'un mélange de plâtre cuit, et de colle de peau et cette espèce de mastic parfaitement poncé a été recouvert d'une feuille d'argent ou plutôt d'étain destinée à donner de la transparence à la peinture, qui est d'une belle teinte vert foncé rendue par l'application d'un vernis, d'un aspect éclatant imitant assez bien la laque de Chine.

Le temps a complètement modifié la teinte primitive, cependant on la retrouve encore conservée en quelques petits endroits. Autant que les teintes chromolithographiques m'ont permis de le faire, j'ai cherché dans les dessins à rappeler ce ton qui était si bien choisi pour faire valoir l'effet de la décoration métallique et des émaux. Chacun des 4 angles du couvercle est maintenu par des coins de cuivre en saillie extérieure, quadrillés et émaillés, dans lesquels s'enclâssaient au centre d'une sertissure denticulée des cabochons de cristal de roche appliqués sur un clinquant pourpre.

Le dit couvercle est fixé à la face postérieure au moyen de 2 charnières qui roulent dans les dents de 4 monstres en cuivre repoussé, gravé en piqure et en traits incisés. Dans tout son travers s'étend un énorme dragon aux griffes puissantes, aux yeux étincelants d'émail, tenant dans sa gueule le morillon qui s'abaisse dans la serrure et semble en défendre l'entrée. — Ses ailes émaillées bleu, blanc et rouge enveloppent son corps qui est semé de perles bleu turquoise et se termine par une queue sagittée.

Enfin on soulève et porte le coffret au moyen d'une poignée en cuivre doré formée des anneaux d'un reptile et terminée par 2 têtes de serpent. Telle est la construction de ce petit meuble : ce qui suit n'est que la décoration proprement dite.

Le couvercle, la face antérieure et les deux parois latérales, contiennent 51 écussons armoriés et émaillés de leurs couleurs en taille d'épargne. 7 de ces écussons, représentant les armes de France, sont disposés de manière à dominer toute l'ornementation ; 15 de plus petite dimension, figurent les armes de France et celles de Castille ; ils occupent toujours systématiquement ce que j'appellerai des places d'honneur.

L'ordre qui a présidé à la disposition des autres armoiries a sans doute été réglé d'après des considérations de parenté, d'alliance, de prééminence ou d'affection particulière. Malheureusement, de ces 29 armoiries différentes, il ne nous en reste que 23; six ne nous sont plus indiquées que par leurs places réservées. — Pour compléter autant que possible l'effet de la décoration, je les ai remplacées sur les dessins par des écus or.

Chacun des grands écussons aux armes de France est environné symétriquement de quatre médaillons représentant des sujets empruntés presque tous aux bestiaires de l'époque.

Ces médaillons se composent de deux feuilles de cuivre rouge de 4 centimètres de diamètre et 1/2 millimètre d'épaisseur, l'une tout unie sert de fond au sujet, qui est repoussé dans la seconde feuille, puis ciselé et découpé à jour. Les yeux seuls des personnages et des animaux sont figurés par des perles en émail bleu d'azur. — Les faces extérieures de ces cuivres ont été recouvertes d'une forte dorure, puis ils ont été fixés sur la cassette au moyen de trois petits clous à tête d'épingle également dorés. — Plus de 700 clous en cuivre, ayant de grosses têtes bombées de 5 millimètres de diamètre, sont disposés avec beaucoup de soin autour de toute cette ornementation; ils ajoutent encore à son éclat et la protègent contre les chocs.

La face postérieure est décorée différemment. Elle ne contient en fait d'armoiries que celles de Castille, figurées sur les encoignures en cuivre émaillé qui consolident le simple assemblage de ce côté avec les parois latérales.

On y voit 11 médaillons de 4 centimètres de diamètre, en cuivre rouge, émaillés bleu d'azur en taille d'épargne, et dont l'émail contourne les personnages, animaux et emblèmes de diverses scènes allégoriques qui sont gravées et dorées sur le cuivre réservé.

Le parchemin qui enveloppait extérieurement le fond paraît avoir été couvert d'une couche de peinture rouge.

Une chose reste encore à dire pour compléter cette description de la cassette royale de l'abbaye du Lis, c'est la garniture intérieure, mais il n'existe plus aucun indice qui puisse nous faire connaître d'une manière positive ce qu'elle était.



LOUIS IX, DIT SAINT LOUIS

Second fils de Louis VIII (surnommé le Lion) et de la reine Blanche de Castille

ROI LE 8 NOVEMBRE 1226

Né au château de Poissy, le 25 avril 1215. — Sacré à Reims, le 29 novembre 1226, par Jacques Basoches, évêque de Soissons. — Marié à Sens, en mai 1234, à Marguerite de Provence, fille aînée de Raymond Bérenger, quatrième du nom, comte de Provence, et de Béatrix de Savoie. — Mort devant Tunis, le 25 août 1270.

Il portait d'azur semé de fleurs de lis d'or.

La minorité de Louis IX fut agitée de beaucoup de troubles suscités par quelques seigneurs turbulents qui essayèrent de secouer le joug de l'autorité royale. La régente eut l'adresse de désunir ces vassaux factieux. Par sa fermeté, elle sut bientôt les faire rentrer dans l'obéissance et ils n'en sortirent plus.

Louis, parvenu à l'âge de sa majorité, soutint ce que sa mère avait si bien commencé, et ne s'occupa que du bonheur de ses sujets. En 1244, il fut atteint d'une grave maladie, « et tellement fut bas, dit Joinville, qu'une des dames qui le gardoient en sa maladie cuidant qu'il fut outre- » le passé, lui voulut couvrir le visage d'un linceul, disant qu'il estoit mort. » Tout à coup, en cet état le mourant recouvrant la parole, demande la croix d'outre-mer, on la lui donne, et suivant une inspiration divine qu'il avait eue pendant sa léthargie, il réitère solennellement le vœu qu'il avait formé, peu de temps avant : de quitter son royaume pour aller combattre les infidèles d'Orient. — Sa bonne mère, apprenant que la voix lui est revenue, « en fait grande joie et grand liesse : » mais, ajoute le sénéchal, quand elle sut qu'il était croisé comme lui-même le dit, « elle mena aussi grand duel (deuil) comme » si elle l'eût vu mort. »

Entraînés par l'exemple du roi, ses trois frères prirent la croix ; la reine Marguerite, la comtesse d'Artois, la duchesse de Poitiers firent aussi serment d'accompagner leurs époux au delà des mers ; l'enthousiasme fut général. Tous les grands vassaux de la couronne voulurent s'armer pour défendre la gloire de Dieu et celle du nom français en Orient, et bientôt le royaume n'eut pas une famille qui ne fournît un soldat « pour la guerre de Dieu. »

Parmi ces vaillants défenseurs de la religion de la croix, l'histoire cite Pierre de Dreux, duc de Bretagne, Hugues IV, duc de Bourgogne, les comtes de Flandre, de Dreux, de Bar, de Montfort, Jean de Beaumont, grand amiral et grand chambellan, Philippe de Courtenay, Raoul de Coucy, etc.

Trois ans furent employés aux préparatifs du départ. — C'est sans doute pendant ce temps que la

précieuse cassette du Lis fut exécutée. Alors la décoration héraldique appliquée aux objets portatifs était fort en vogue. Les princes, les seigneurs, en partant pour la croisade, aimaient à emporter avec eux des souvenirs de ceux qui leur étaient chers et à se parer de leurs plus nobles alliances. C'est ainsi que dans l'exemple qui nous occupe les armes du roi et celles de sa mère vénérée dominent toute l'ornementation, et qu'autour de ces blasons royaux on a groupé les écus de la plus haute noblesse de France.

Tout étant prêt le 25 août 1248, Louis IX s'embarqua au port d'Aigues-Mortes, et la flotte mit à la voile se dirigeant vers l'île de Chypre, où elle débarqua l'armée des croisés le 21 septembre.

Lorsque tous ceux qu'on attendait pour prendre part à l'expédition furent réunis, le mois de mars 1249 était arrivé; alors les nefs se chargèrent de vin, de blé, de salaison pour mouvoir au commandement du roi. « Et ce fut, dit Joinville, moult belle chose à voir, car il sembloit que toute la mer, autant que l'on pouvoit voir à l'œil, fut couverte des toiles de vaisseaux qui furent nombrés à 1800, tant grands comme petits. »

La flotte, un instant déviée de sa route par une violente tempête, est enfin dirigée favorablement vers l'Égypte; on est devant Damiette, l'oriflamme de saint Denis est à terre, les vaisseaux musulmans qui veulent s'opposer au débarquement sont dispersés; deux fois les infidèles livrent le combat, deux fois leur armée est mise en déroute; enfin le roi de France, à la tête de toute sa noble chevalerie, se rend processionnellement à la Mosquée, où la croix du Sauveur remplace de nouveau le croissant de Mahomet, et là il rend grâce à Dieu de l'heureux commencement de la croisade.

D'aussi brillants succès n'eurent pas les heureux résultats qu'ils présageaient, l'autorité de Louis elle-même ne put maintenir la discipline au milieu de soldats si mal organisés. L'enivrement d'une première victoire, l'ambition et le désir des riches butins, furent la cause de beaucoup d'inutiles combats.

On s'avançait vers le grand Caire lorsque le comte d'Artois, jeune prince ardent et présomptueux, livrant imprudemment la bataille de Mansourah, fut cause des malheurs de cette journée dans laquelle périt la fleur de la chevalerie. — Robert lui-même y fut tué, et le roi y demeura prisonnier avec ses deux autres frères, tous les seigneurs de sa suite et la meilleure partie de son armée.

Louis parut dans la prison aussi grand que sur le trône. Les Musulmans lui disaient : « Nous te regardions comme notre captif et notre esclave, et tu nous traites comme si nous étions tes prisonniers. » — Lorsqu'on vint à régler les conditions d'une trêve, il consentit à donner 1 million de besants d'or (500,000 fr. du temps), pour la délivrance des croisés, et ajouta Damiette pour sa propre rançon, « n'étant tel qu'il se dut racheter à deniers.

C'est à son retour en France qu'il travailla à des réformes dont le but était d'établir le règne de l'Évangile dans la société féodale, en substituant les pacifiques arrêts de la justice aux décisions brutales de la force. Avec lui commença l'introduction des gens de loi dans les cours judiciaires, où jusqu'alors avaient exclusivement siégé les seigneurs.

En 1258 il conclut un traité de paix avec le roi d'Angleterre Henri III, qui lui rendit hommage.

Enfin, l'an 1270, désireux de venger l'honneur des armes françaises en Égypte, il entreprit une seconde croisade et alla assiéger Tunis, où il mourut de la peste qui ravageait son armée. — Sentant que sa fin était proche, il dicta à son fils Philippe ces admirables instructions qu'aucun Français ne lira jamais sans un profond attendrissement; puis, ses devoirs remplis envers sa famille et son royaume, Louis ne voulut plus songer qu'à Dieu. Il se fit coucher sur un lit couvert de cendre, mit ses mains sur sa poitrine, et, regardant vers le ciel, rendit à notre Créateur son esprit en cette même heure que le fils de Dieu mourut sur la croix.

Les entrailles de saint Louis furent données à Charles d'Anjou, qui les fit déposer à Montréal.

— Philippe garda les ossements et le cœur du roi martyr, qui furent destinés à l'abbaye de Saint-Denis.

Enfin, le 11 août 1297, selon l'expression de Chateaubriand, Louis, placé au rang des saints, devint pour la patrie une espèce de roi éternel.

La bulle de canonisation donnée par Boniface VIII, dit qu'elle est fondée « sur une certitude entière de la pureté de ses mœurs, de la régularité et de l'austérité de sa vie, de son amour pour la justice, de son zèle généreux pour le progrès de la foi, de sa charité envers les pauvres, les infirmes, les gens sans appui de toute nation, en un mot de toutes les vertus chrétiennes, royales, héroïques.

Elle contient encore ces paroles de l'Église qui furent alors confirmées par le religieux et patriotique enthousiasme des fils de nos héroïques croisés :

« Maison de France, réjouis-toi d'avoir donné au monde un si grand prince; réjouis-toi, peuple de France, d'avoir eu un si bon roi! »



D'azur semé de fleurs de lis d'or sans nombre qui est l'écu de France (ancien) porté par saint Louis.

Il est incontestable que les fleurs de lis sont ici réduites à trois, à cause de la petitesse de l'écu, et qu'un point d'or en chef indique évidemment la naissance d'une quatrième.

Louis VII, dit le Jeune, est le premier qui ait mis une fleur de lis dans son contre-scel, la monnaie frappée sous ce roi est aussi la première sur laquelle on ait vu ces fleurs de lis.

Ce fut au sacre de Philippe-Auguste, fait à Reims le jeudi de la fête de la Toussaint 1179, qu'on commença à semer de fleurs de lis tous les ornements qui servirent à cette cérémonie.

On commença aussi à semer de la même sorte tous les ornements d'église que nos rois donnèrent aux autels.

Louis VII, Philippe-Auguste, Louis VIII, Louis IX, Philippe III le Hardi, Philippe IV le Bel, portèrent pour armoiries, l'écu d'azur semé de fleurs de lis d'or sans nombre.

Louis X le Hutin et ses frères et successeurs Philippe le Long et Charles le Bel portèrent écartelé de France et de Navarre.

Ce fut Charles V qui réduisit les fleurs de lis à trois dans l'écu de France (deux en chef, une en pointe) en l'honneur de la Sainte-Trinité, ainsi qu'il est clairement expliqué dans la Charte donnée à Paris en février 1376, qui contient la fondation du couvent de la Trinité, de l'ordre de Saint-Pierre Célestin, près de Mantes, diocèse de Rouen, dont voici les termes.

« Les lys qui sont le symbole et le caractère du royaume de France, qui sont au nombre, non de deux, mais de trois, imitent le modèle de la Trinité créée, le Père, le Fils, et le Saint-Esprit, « qui tous trois ensemble ne font qu'un Dieu. »



De gueules au château d'or sommé de trois tours de même qui est Castille.

EN L'HONNEUR SANS DOUTE DE LA MÈRE DE SAINT LOUIS

BLANCHE DE CASTILLE

REINE DE FRANCE

Seconde fille d'Alphonse IX, dit le Noble, roi de Castille, et d'Alionor ou Éléonore d'Angleterre.

Née l'an 1185. — Mariée le 23 mai 1200, à Louis VIII, dit le Lion, roi de France, fils aîné de Philippe-Auguste et d'Isabelle de Hainaut, sa première femme. — Couronnée avec son époux en août 1223. — Régente en novembre 1226. — Morte le 1^{er} décembre 1252.

Blanche de Castille, peu connue comme reine de France, appartient surtout à l'histoire comme régente et mère de saint Louis.

Suivant le témoignage de quelques évêques présents à la mort de Louis VIII, arrivée le 8 novembre de l'an 1226, ce prince donna à la reine la tutelle de son fils et la régence du royaume.

Blanche prit en conséquence en main les rênes de l'État, qu'elle sut gouverner avec autant de prudence que de fermeté. — Elle déconcerta et dissipa les ligues formées contre l'autorité royale par les grands vassaux de la couronne, les maintint dans le respect, usant selon les circonstances, tantôt des voies de la politique, tantôt de la force des armes. Elle continua la guerre contre les Albigeois commencée sous Louis VIII et fit en 1228 avec Raimond, comte de Toulouse, un traité qui procura la réunion des terres du comté de Toulouse à la couronne de France. En 1229 elle fit assiéger, au plus fort d'un hiver rude, Bellesme dans le Perche, se trouva au siège en personne à côté de son fils pour animer les troupes, prit cette place et contraignit le duc de Bretagne, ainsi que les autres rebelles, à rentrer dans le devoir.

Tandis que cette grande reine établissait un si bon ordre dans les États de son fils, elle ne négligeait rien pour le rendre un grand roi ; et afin d'imprimer profondément dans son âme les principes de la religion, elle lui disait souvent : « Mon fils, j'aimerais mieux vous voir mort que souillé d'un péché mortel. »

Aussi Louis ayant atteint sa majorité conserva-t-il à sa mère une confiance sans bornes et une déférence plus que filiale. — En 1248, lorsqu'il entreprit le voyage de la Terre sainte, Blanche fut nommée par lui régente du royaume. Son âme intrépide, son esprit aussi solide que brillant, lui permirent de s'acquitter des fonctions attachées à ce poste éminent avec le plus grand succès.

L'histoire l'a toujours nommée une des plus illustres reines. Elle mourut à Paris, le 1^{er} décembre 1252, universellement regrettée.

Le roi était en Palestine lorsqu'on vint lui apprendre la mort de sa bonne mère. — Il en fut si douloureusement frappé que de deux jours on ne put lui parler : « Et quand je vins devant lui, en sa chambre, écrit Joinville, là où il étoit tout seul, et il me vit et étendit les bras et me dit : « Ah ! « Sèneschal, j'ai perdu ma mère. » — Sire, je ne m'en esbahis, fis-je, que à mourir avait elle, mais je m'esmerveille que vous qui êtes un sage homme, ayez mené si grand deuil. »

Blanche fut inhumée à l'abbaye de Maubuisson, et son cœur fut transféré à l'abbaye du Lis, le 13 mars 1253, sur la demande de la première abbesse, Alix de Vienne-Mâcon, à laquelle la reine l'avait légué.

Lorsqu'on pénètre aujourd'hui au milieu des restes de l'illustre abbaye, que de méditations à faire en contemplant ces ruines imposantes, et lisant sur une pierre élevée par la piété patriotique du marquis de Latour-Maubourg :

« A la mémoire de Blanche de Castille, reine de France, mère de saint Louis. »

« Le souvenir des vertus survit aux révolutions des siècles. »



HUGUES IV, DUC DE BOURGOGNE

(PAIR DE FRANCE DE 1248 À 1272)

Portait bandé d'or et d'azur de six pièces à la bordure de gueules qui est Bourgogne ancien.

Robert de France, fils puîné du roi Robert le Dévot, fils de Hugues Capet, est auteur de cette branche collatérale de la maison de France et l'une des plus puissantes et des plus éclatantes qu'elle ait eues.

La prérogative de première pairie, attachée à son partage, lui donnait un grand lustre dans un temps où cette dignité l'emportait sur les droits du sang. Elle a subsisté 329 ans dans la branche aînée, qui a eu 12 ducs de Bourgogne. Il n'est pas dans notre sujet de dire comment le duché de Bourgogne, après avoir été démembré de la couronne, y revint au commencement du ^{III}^e siècle, sous le règne du roi Robert, et devint le partage de son second fils Robert de France, dont la postérité le posséda sans interruption jusque après le milieu du ^{XIV}^e siècle, c'est-à-dire jusqu'en 1361, que la branche aînée s'éteignit. Je ne citerai ici que les vaillants capitaines de cette illustre maison, dont les historiens des croisades nous ont retracé les glorieux exploits.

Le premier que l'on a remarqué est :

Eudes I^{er}, dit Borel, duc de Bourgogne en 1078; il combattit contre les Turcs, de 1099 à 1103. Il se rendait à Joppé, afin de s'embarquer pour retourner en France, lorsqu'une armée d'infidèles le surprit avec quelques-uns de ses braves compagnons et lui fit trouver une mort glorieuse dans un mémorable combat. Ses restes mortels furent ramenés en France et enterrés sous le portail de l'église de Cîteaux, qu'il avait fondée. Le chantre de Godefroy a célébré dans ses vers les amours de sa fille Florine avec Suénon, fils du roi de Danemark.

Hugues III du nom, duc de Bourgogne et pair de France, fit son hommage l'an 1192. On le cite parmi la fleur de la noblesse belliqueuse qui, entraînée par la parole éloquente de Guillaume de Tyr prêchant la troisième croisade, fit serment de délivrer la Terre sainte.

Lorsque Philippe-Auguste retourna dans ses États, il laissa les Français sous les ordres du duc de Bourgogne; une fatale rivalité s'établit entre lui et le roi Richard. Il mourut au milieu de violents accès de frénésie lorsqu'il s'occupait de son retour en Occident, ce qui fit dire aux Anglais que c'était la punition de sa félonie.

Son fils Eudes III refusa le commandement que lui offrait l'armée chrétienne qui se disposait à partir pour la quatrième croisade. Peu d'années après, il était sur son lit de mort ; il se repentit alors de son indifférence et laissa des dispositions pour que plusieurs chevaliers fussent envoyés à ses frais dans la Palestine.

• En l'an 1212, le vendredy ix. jours de mars avant minuit, l'an du Bissext, nasquit Hugues de Bourgogne, fils dudit Odo (Eude), duc de Bourgogne, et de Ales de Vergy sa femme. •

Ce fils fut HUGUES IV duc de Bourgogne et pair de France qui, l'an 1238, s'embarqua pour le voyage d'outre-mer. — A peine débarqué, il prit part à l'expédition de Gaza et fut de l'avis des sages qui, voyant l'immense inégalité des forces, se retirèrent, ne voulant *mie perdre eux mêmes et leurs gens*. Peu de temps après cette fatale journée, il fut l'un des signataires qui conclurent avec le soudan d'Égypte un traité par lequel celui-ci s'engageait à défendre les chrétiens contre les musulmans de Syrie, qui leur avaient assuré la possession de Jérusalem.

De retour dans son duché, il continua de se distinguer dans les conseils du roi de France, et lorsque, l'an 1248, Louis IX fit un appel à son peuple pour défendre la gloire de Dieu en Orient, Hugues IV fut du nombre des grands vassaux de la couronne qui prirent alors la résolution de quitter la France pour aller en Asie combattre les musulmans. — Il était à Damiette lorsqu'un ordre de Louis, prisonnier, fut envoyé, de rendre la ville aux armées égyptiennes. — Après les désastres de la croisade, n'étant pas des seigneurs qui suivirent le roi en Palestine, il revint en Occident.

Le duc Hugues IV mourut en 1272 ; il avait pris pour femme Yoland de Dreux, fille de Robert III, comte de Dreux, et de Léonor de Saint-Valery, de laquelle il eut :

1^o Eude, décédé l'an 1269 à Acre, et dont l'une des filles Ioland épousa, le samedi devant la Saint-Barnabé du mois de juin de l'an de Notre Seigneur 1258, Jean Tristan, fils de saint Louis.

2^o Jean, qui mourut aussi avant son père, ne laissant qu'une fille, Béatrix de Bourgogne, dame de Bourbon et de Charolais, qui fut mariée à Robert, fils de saint Louis, tige de la maison de Bourbon.

3^o Robert II du nom, qui succéda au duché à son père, à l'exclusion des filles de ses deux frères aînés Eude et Jean, morts avant lui, et eut en mariage Agnès, cinquième fille du roi saint Louis.



ROBERT DE COURTENAY

GRAND BOUTEILLER DE FRANCE L'AN 1239

Il portait d'or à trois tourteaux de gueules, au lambel de cinq pendans d'azur.

La famille de Courtenay, dont l'un des membres figure avec gloire dans les annales de la première croisade, ayant manqué d'héritiers mâles à la quatrième génération, Pierre de France, sixième fils du roi Louis VI, dit Le Gros, épousa Élisabeth, dame et héritière de Courtenay, à la condition de prendre le nom et les armes de sa femme, qui étaient d'or à trois tourteaux de gueules. Ce très-bon et très-vaillant prince accompagna, en 1147, le roi Louis le Jeune, son frère, au voyage de la Terre sainte. — L'an 1179, il se joignit de nouveau aux nobles pèlerins de l'Occident qui allaient en Palestine, se trouva au siège de la ville d'Acre et mourut l'an 1183.

Des cinq fils de Pierre de France, quatre eurent postérité et firent autant de branches.

Pierre II, comte d'Auxerre, continua la branche aînée des seigneurs de Courtenay, destinée à donner des empereurs au trône de Constantinople et dont les armes furent alors : *De Constantinople, la croix chargée sur le milieu de l'écusson de Courtenay.*

Jean fit la branche de Courtenay, seigneur d'Yerre, qui portait : d'or à trois tourteaux de gueules brisé d'un lambel de cinq pendans de sable. — Son fils, qui était aussi seigneur de Coms-la-Ville, accompagna saint Louis à son voyage d'outre-mer, l'an 1248, resta prisonnier à la bataille de la Massoure et fut racheté par le roi.

Enfin, de Robert et de Guillaume sont issus les Courtenay Champignelles et les Courtenay Tanlay, qui portaient : d'or à trois tourteaux de gueules au lambel de cinq pendans d'azur. Ce sont les armoiries qui figurent sur la cassette, et les membres de cette illustre maison qui les ont portées sont aussi ceux que les chroniqueurs ont cités comme s'étant davantage distingués au temps de saint Louis.

ROBERT DE COURTENAY, seigneur de Champignelles, reçut en don de Philippe-Auguste les châteaux de Conches et de Nonancourt en Normandie, avec promesse faite, par acte de 1204, de ne les point aliéner sans le consentement du roi. Il servit dans la guerre contre les Albigeois, et, l'an 1223, fut pourvu de l'office de Bouteiller de France par Louis VIII, qu'il accompagna dans toutes ses expéditions en Poitou et en Languedoc. — Il ne marqua pas moins de fidélité au roi saint Louis, se trouva à l'assemblée tenue dans l'abbaye de Saint-Denis, en 1235, contre les entreprises des

prélats pour leur juridiction, fonda l'abbaye de Beauvoir pour les religieuses de l'ordre de Cîteaux; puis, étant passé outre-mer pour le service de la Terre sainte, il y mourut en 1239.

Son fils Pierre fit hommage à saint Louis, dans la ville de Mantes, de la seigneurie de Conches, au mois de juin 1238; le suivit au voyage d'Afrique en 1249, et mourut en Égypte, après la bataille de la Massoure donnée le 8 février 1250. — Selon Mathieu Paris, l'historien anglais, son frère Philippe, seigneur de Champignelles, prit la croix en 1245, et mourut peu de temps après sans être marié et sans avoir pu faire le voyage.

Amicie de Courtenay, fille de Pierre, fut mariée en 1262 à Robert II, comte d'Artois, neveu de saint Louis; elle est citée parmi les héroïnes qui prirent la résolution de suivre leur mari dans l'expédition d'outre-mer prêchée l'an 1268; et mourut à Rome l'an 1275.



AMAURI, COMTE DE MONTFORT

CONNÉTABLE DE FRANCE EN 1241

Portait de gueules au lion d'argent à la queue fourchée et passée en sautoir.

La maison de Montfort tirait son origine d'Amaury, comte de Hainaut, marié vers 952 à la fille d'Isaac, comte de Cambray.

Au temps de Saint-Louis, elle n'était pas seulement célèbre par le lustre de son ancienne noblesse, ses hautes alliances, l'éclat et la pompe de ses richesses, mais encore par les hommes illustres et les grands capitaines qui en étaient sortis. Nous allons citer ici ceux de ces valeureux guerriers qui se sont acquis un renom si considérable pendant la première moitié du ^{xiii}^e siècle.

Simon, comte de Montfort, prit part à la quatrième croisade. Il fut chargé de conclure avec les Turcs la trêve qui mit fin à cette sainte expédition. — De retour en France il renouvela, vers l'an 1200, le serment de combattre les infidèles, s'embarqua de nouveau, et n'ayant pu s'opposer à la résolution que la plupart des croisés avaient prise d'attaquer Constantinople, malgré l'opposition du pape, il revint dans ses foyers, où sa renommée déjà grande le fit chercher pour être mis à la tête des croisés contre les Albigeois. Il se rendit successivement maître de Carcassonne, Minerbe et autres places importantes, et l'avant-veille de l'Exaltation de la sainte Croix de l'an 1213, sa petite armée défit devant Muret le roi Pierre d'Aragon II du nom et les autres ennemis de l'Église.

Le pape Innocent III et les pères du concile général de Latran prièrent, en 1215, Raymond de sa comté, et Simon, comte de Montfort, en fut pourvu; il en vint faire hommage au roi Philippe-Auguste, dans *Melun*, au mois d'avril de la même année.

Toulouse fut reprise par Raymond la veille de l'an 1217. C'est en voulant se rendre de nouveau le maître absolu de la même ville, que le vaillant Simon de Montfort fut tué d'un coup de pierre le 25 juin 1218.

Les catholiques lui donnèrent le nom de Machabée et de défenseur de l'Église. C'était un des plus grands capitaines de son siècle. On ne peut avoir une foi plus vive que la sienne. C'est le témoignage que lui a rendu Saint-Louis, si bon juge en cette matière.

Amauri de Montfort, fils dudit Simon, comte de Montfort, et d'Alix de Montmorency, fut fait chevalier à Castelnaudary, par l'évêque d'Orléans, en 1213. A la mort de son père il continua de soutenir la cause de justice; mais ne pouvant s'opposer aux progrès de Raymond VII, dit le jeune,

qui de son côté revendiquait la succession du comté de Toulouse, il céda et transporta tous ses droits au roi Louis VIII.

Saint-Louis le fit connétable de France en 1231. — Envoyé en Orient au secours des chrétiens, il fut fait prisonnier dans un célèbre combat donné devant la ville de Gaza. Sa liberté lui fut rendue en 1241; mais il n'en jouit pas longtemps, étant mort la même année.

De son mariage, célébré en 1214, avec Béatrix de Bourgogne, il eut un fils, Jean, comte de Montfort, qui accompagna saint Louis au voyage d'outre-mer de 1248, et mourut en chemin, en l'île de Chypre, au commencement de l'année 1249.



ROBERT III, COMTE DE DREUX

SON PÈRE JEAN I ET SON PETIT-FILS ROBERT IV QUI PORTENT DE TOUTES LES EXPÉDITIONS D'OUTRE-MER DE 1226 A 1270

Portaient échiqueté d'or et d'azur à la bordure de gueules.

Robert de France, cinquième fils du roi Louis VI, dit le Gros, reçut en apanage, en 1137, du roi Louis le Jeune, son frère, le comté de Dreux, dont sa postérité prit le surnom. Il se croisa en 1147 pour le voyage de la Terre sainte et mourut le 11 octobre 1188.

Robert II, dit le jeune, succéda à son père dans les comtés de Dreux et de Braine. Il se trouva, en 1191, au siège et à la prise d'Acre. Au retour, il servit fidèlement le roi contre les Anglais au siège de Rouen, en 1204, et après avoir mené en 1210 un secours considérable au seigneur de Montfort contre les Albigeois, il se trouva à la bataille de Bouvines, où il signala son courage. Il mourut le 28 décembre 1218, laissant cinq fils et sept filles de sa seconde femme Ioland de Coucy, fille aînée de Raoul, sire de Coucy.

De ces cinq fils, le second, nommé Pierre de Dreux, a fait la branche des derniers ducs de Bretagne, dont nous parlerons à l'occasion de l'écu *Dreux-Bretagne*.

Le troisième, Jean de Dreux, décéda dans la Terre sainte, l'an 1239.

L'aîné fut Robert III, comte de Dreux, créé chevalier à Compiègne le jour de la Pentecôte 1209. — Il assista à la prise d'Avignon, en 1226, et au couronnement du roi saint Louis, qu'il suivit en ses voyages de Poitou et de Bretagne. La guerre civile continuant, il embrassa le parti contraire au comte de Champagne et mourut peu de temps après.

De sa femme Éléonore de Saint-Valery il eut une fille, Ioland de Dreux, alliée, en 1229, à Hugues IV, duc de Bourgogne, et trois fils dont l'aîné, Jean I^{er} du nom, continua la branche des comtes de Dreux.

Jean fut créé chevalier à l'assemblée solennelle de Saumur par le roi saint Louis, l'an 1241, et ayant accompagné ce monarque à son premier voyage d'outre-mer, mourut à Nicosie, en Chypre, l'an 1248.

Son fils Robert IV du nom rendit hommage de son comté de Dreux au roi saint Louis, en 1265, et mourut en 1282, ayant acquis, dès 1260, le comté de Montfort et la seigneurie de Rochefort par son alliance avec Béatrix, fille unique de Jean I^{er}, comte de Montfort-l'Amauri, dont les armes sont sur l'écu voisin.



PIERRE DE DREUX, DIT MAUCLERC

duc de Bretagne de 1213 à 1250

Portait échiqueté d'or et d'azur à la bordure de gueules et au franc quartier d'hermines.

Les ducs de Bretagne descendent de Pierre de Dreux, dit Mauclerc, second fils de Robert II du nom, comte de Dreux et mari d'Aliz, héritière de Bretagne.

Depuis le duc Pierre (1213) jusqu'au duc Jean IV du nom, appelé vulgairement de Montfort, les ducs ont porté les armes de Dreux brisées d'un franc quartier d'hermines. A dater de cette époque (environ 1300), ils prirent l'écu tout plein de Bretagne qui est d'hermines.

Pierre de Dreux fut au nombre des seigneurs qui, pendant la minorité de saint Louis, se liguèrent contre la royauté, et vaincus par la fermeté de la reine Blanche, résolurent d'expié dans une guerre sainte le crime de la guerre civile. Au lieu de marcher à la conquête de Jérusalem, il se joignit aux barons qui, se rendant à la sollicitation du pape, consentirent à secourir Baudouin, empereur de Constantinople. — Embarqué à Marseille, il se rendit en Syrie, où, suivi de quelques chevaliers, il porta la guerre sur les terres de Damas, et revint bientôt avec grande proie qu'il avait *gagnée sur les mescréants*. Le succès de cette expédition fit grande envie aux seigneurs qui n'y avaient pas pris part et les entraîna à la fatale expédition de Gaza. Pierre de Dreux, après avoir été l'un des signataires du traité conclu avec le sultan d'Égypte, revint en France. — L'an 1248, il prit de nouveau les armes pour accompagner saint Louis à la croisade. Ses brillants exploits sont racontés par les chroniqueurs, qui nous ont transmis les mémorables combats qui précédèrent la captivité du roi. — Enfin, accablé de maladies et couvert de blessures, il dut abandonner la fortune de son souverain. Il s'embarqua l'an 1250, espérant encore revoir sa patrie; mais son espoir fut déçu, car il mourut pendant la traversée.

Jean I^{er} du nom naquit en 1217, et succéda à son père au duché de Bretagne. Le roi saint Louis le fit chevalier à Melun, et le duc lui fit en même temps hommage-lige du duché de Bretagne, ainsi que porte l'acte passé à cette occasion au mois de mars 1239. Il suivit saint Louis en son second voyage d'Afrique et se trouva au siège de Tunis en 1270.



BAUDOUIN IX, COMTE DE FLANDRES

(EN 1200)

ET SES SUCCESSIONS A CE COMTÉ, L'UNE DES SIX PAIRIES LAIQUES DU ROYAUME DE FRANCE

Portaient d'or au lion de sable

La maison de Flandres, qu'à bon droit l'on a nommée la pépinière des plus illustres familles de la chrétienté, tire son origine de Baudouin, *grand forestier*¹ de Flandres, surnommé *Bras de fer*, qui, l'an 863, fut marié, en la ville d'Auxerre, à Judith, fille du roi de France Charles le Chauve.

Les personnages les plus marquants parmi les premiers de ces puissants seigneurs, ont été :

Baudouin V, comte de Flandres en 1034, nommé bail, ou régent de France, pendant la minorité de son neveu, Philippe I^{er} ;

Robert I^{er} du nom, dit le Frison, qui entreprit, au commencement du x^e siècle, un pèlerinage remarqué parmi ceux qui furent faits à cette époque au sépulcre du fils de Dieu.

Robert II du nom, surnommé le Lerosolymitain pour avoir fait le voyage d'outre-mer et avoir assisté à la prise de Jérusalem ;

Thierry d'Alsace, comte de Flandres en 1130, qui fit jusques à quatre fois le voyage de la Terre sainte, et dont le fils, Philippe, souvent cité dans les chroniques, mourut le 1^{er} juin 1191, au siège d'Acre, en la Palestine ;

Baudouin IX du nom, comte de Flandres et pair de France, fit hommage au roi Philippe-Auguste, à Compiègne, l'an 1196, comme son fidèle vassal. Il fut un des chefs de la quatrième croisade qui, au lieu d'avoir la Terre sainte pour théâtre, aboutit à la prise de Constantinople. Ses compagnons d'armes lui décernèrent la couronne impériale qu'il reçut le 23 mai 1204 dans la basilique de Sainte-Sophie, et il commença la suite des empereurs latins qui régnèrent à Byzance jusqu'en 1261.

Il ne jouit pas longtemps de l'éclat de sa prospérité. Il y avait à peine deux années qu'il était sur le trône, lorsqu'il fut attaqué par le roi des Bulgares, vaincu, fait prisonnier et impitoyablement mis à mort.

¹ Comme toute la Flandre était autrefois couverte d'immenses forêts, on donnait le nom de *forestiers* aux seigneurs que le roi y envoyait en qualité de gouverneurs.

Vers le commencement du règne de saint Louis, le bruit se répandit que Baudouin vivait et qu'il s'était échappé de prison. En effet, un homme était en Flandre, qui se disait l'empereur de Constantinople, avec lequel il avait une étonnante ressemblance ; cet imposteur avait déjà rassemblé de nombreux partisans pour s'emparer du comté, lorsque le roi le fit venir à Péronne, et, s'étant convaincu de sa fourberie, lui donna trois jours pour sortir de ses États. Chassé de pays en pays, il fut pris par les soldats de la comtesse Jeanne, jugé et pendu.

Baudouin IX avait épousé Marie, fille de Henri, comte de Troyes en Champagne et de Meaux en Brie, de laquelle il laissa deux filles, Jeanne et Marguerite.

Les événements qui suivent sont relatifs au gouvernement de ces deux comtesses de Flandres ; ils se sont presque tous accomplis sous le règne de saint Louis, et ils ont souvent mis à l'épreuve l'affectueuse sollicitude du monarque pour ses vassaux.

Jeanne, comtesse de Flandre, pair de France et comtesse de Hainaut, naquit à Valenciennes en 1188. Elle fut mariée par le roi de France, en 1211, à Ferdinand, prince de Portugal. A cette occasion, Philippe-Auguste reçut de son nouveau vassal l'hommage pour le comté de Flandre, l'obligeant, avant de l'y admettre, à restituer au futur Louis VIII son fils, les places de Saint-Omer et d'Aire, plus de renoncer au traité de Péronne.

Quelque temps après, le comte se repentant de ce qu'il avait cédé à la France en se mariant, prêta l'oreille aux sollicitations du roi d'Angleterre et se ligua contre Philippe-Auguste. — S'alliant à l'empereur Othon, les rebelles livrèrent, en 1214, la célèbre bataille de Bouvines, si glorieusement gagnée par la valeureuse chevalerie du roi de France.

Ferdinand, fait prisonnier, fut enfermé au Louvre, d'où il ne sortit qu'en vertu d'un traité fait à Melun, en avril 1225, ratifié par saint Louis en 1226.

La comtesse de Flandre perdit son mari à Noyon, en 1233, et le fit enterrer à l'abbaye de Marquette, près de Lille. Sa fille Marie devait épouser Robert, frère de saint Louis ; mais sa mort, arrivée l'an 1235, empêcha la réalisation de ce projet. Jeanne renouvela foi et hommage au roi dans la ville de Péronne, en 1236, puis se remaria avec Thomas de Savoie, comte de Maurienne, oncle maternel de Marguerite de Provence, épouse de saint Louis.

A cette occasion, elle revint faire hommage de son comté de Flandre. — Peu d'années après, se sentant malade et n'espérant plus avoir d'enfants, elle se retira à l'abbaye de Marquette où elle mourut en 1244. Le testament qu'elle laissa fut confirmé par saint Louis au mois de novembre de la même année.

Marguerite II^e du nom, comtesse de Flandre, pair de France, épousa secrètement son tuteur, Bouchard d'Avesne, qui était engagé dans les ordres sacrés, et en eut deux fils. Son mari n'ayant pas demandé la dispense que nécessitait le titre de sous-diacre, les autorités ecclésiastiques déclarèrent ce mariage nul. Alors Marguerite épousa Guillaume de Dampierre l'an 1223. — Succédant, en 1244, à sa sœur Jeanne, elle vint, en 1245, conjointement avec Guillaume de Dampierre, le fils aîné de sa seconde union, faire hommage de son comté de Flandre au roi saint Louis, et promit d'entretenir les traités faits à Melun en 1225 et 1226. — A cette époque, les enfants de son premier lit réclamèrent leurs droits à sa succession, et c'est encore le sage roi qui entreprit d'accommoder cette affaire. Par sentence arbitrale rendue à Paris en la cour des pairs, au mois de juillet 1246, il prononça qu'après la mort de la comtesse les comtés de Hainaut et de Valenciennes appartiendraient aux enfants du premier lit, et que ceux du second lit auraient le comté de Flandre. — Les parties intéressées, renonçant à leurs prétentions respectives, promirent de se soumettre à cette décision.

En conséquence, *Guillaume* fut établi comte de Flandre du vivant de sa mère, et vint faire hommage

à saint Louis, qu'il suivit dans son premier voyage d'outre-mer, en 1248. Dangereusement blessé à la bataille de la Massoure, il quitta l'Orient. Peu de temps après son retour, se trouvant à Traisignies, dans une course de chevaux, il tomba, fut foulé aux pieds et mourut des suites de cette fatale chute. — Il fut enterré dans l'église abbatiale de Flines, ne laissant pas d'enfants de sa femme Béatrix de Brabant qu'il avait épousée en 1247.

Guy de Dampierre, comte de Flandre, pair de France, prit ses titres lorsque son frère aîné fut décédé, et vint rendre hommage au roi saint Louis en la même année 1251. Il fut du voyage d'Afrique en 1270



THIBAUT VI

COMTE DE CHAMPAGNE, ROI DE NAVARRE

A créé en 1234 le blason de Champagne-Navarre, qui est : *Parti au premier de gueules aux chaînes d'or passées en orle, en croix et en sautoir, et au deuxième d'azur, à la bande d'argent accompagnée de doubles cotières d'or.*

Thibaut, VI^e du nom, réunit, en 1234, le royaume de Navarre à ses comtés de Champagne et de Brie, par la mort de Sanche le Fort son oncle maternel. J'ai parlé de ses premières années en décrivant l'écu de Champagne qui est sur le couvercle de la cassette royale. — En 1238, Thibaut entreprit le voyage d'outre-mer avec les ducs de Bourgogne, de Bretagne et plusieurs autres grands seigneurs de France. Arrivé en Orient, on le choisit pour chef de la croisade. — Malgré son autorité, il ne put empêcher la malheureuse expédition de Gaza qui fut si funeste aux comtes de Bar et de Montfort. — Il revint en France, après avoir été l'un des signataires du traité conclu à cette époque avec le sultan d'Égypte, et mourut à Troyes le 10 juillet 1254.

Thibaut VII^e du nom, comte palatin de Champagne et de Brie, et roi de Navarre, II^e du nom, mourut en novembre 1271, au retour du voyage d'outre-mer, sans laisser lignée de sa femme *Isabelle de France*, seconde fille du roi saint Louis, qu'il avait épousée à Melun en 1258.



ROBERT MALET

DE DU NOM

SIRE DE GRAVILLE, ET SES FILS

10. 1226 A 1276

Prurent part à toutes les expéditions du règne de saint Louis

Ils portaient de gueules à trois fermaux d'or.

Les sires de Gravelle sont issus d'un chef des guerriers du Nord qui s'établirent en France sous le règne de Charles le Simple vers 912. Leur généalogie non interrompue est connue à partir de Guillaume Malet, commandant d'un corps de troupes de l'armée qui fit la conquête de l'Angleterre en 1066. Il se distingua d'une manière particulière à la bataille d'Hastings, fut fait vicomte d'York, reçut de grands fiefs en Angleterre, et devint l'allié des plus puissantes familles de ce pays.

Robert Malet I^{er} du nom, fils de Guillaume, figure parmi les trente seigneurs *magnates*, tenanciers de grands fiefs en l'année 1086. Il exerça les fonctions de grand chambellan de Henri I^{er}. De son mariage avec Élise de Brionne, arrière-petite-fille de Richard I^{er}, duc de Normandie, il eut un fils.

Guillaume Malet II^e du nom, sire de Gravelle, fut au nombre des barons normands qui accompagnèrent Robert Courte-Heuse et Godefroy de Bouillon à la première croisade, en 1096. Son nom, dans la liste que donne le manuscrit de la cathédrale de Bayeux, est inscrit, après le comte d'Eu et le comte d'Harcourt, parmi les *chevaliers bannerets*, qualité qui ne pouvait être possédée que par de puissants seigneurs.

Ernest Malet, sire de Gravelle, était fils de Guillaume II. Il eut pour femme Adèle, de la race des comtes de Gloucester, sires de Thorigny.

Robert Malet II^e du nom, fils aîné d'Ernest, figure sur la liste des *chevaliers bannerets*, seigneurs normands qui se trouvèrent à la bataille de Bouvines en 1214. Il avait épousé Alix, fille et héritière de Robert III, comte d'Alençon et d'Adèle de Bourgogne, qui descendait en ligne féminine de la maison royale de France, son père Eudes, surnommé Borel, étant arrière-petit-fils du roi Robert. Il laissa de cette union deux filles et un fils.

Robert Malet III^e du nom, sire de Gravelle, est qualifié chevalier banneret dans les rôles de ceux qui possédaient des fiefs sous le règne de Philippe-Auguste. Il figure avec le titre de baron de Gravelle, en 1218, au nombre des seigneurs de Normandie qui s'assemblèrent à l'échiquier ou parlement de Rouen pour obéir aux ordres du roi.

En 1226, Robert Malet fut, avec le connétable de Normandie Richard d'Harcourt et autres seigneurs,

convoqué à Reims par lettres des archevêques de Bourges et de Sens, suivant le désir de Louis VIII mourant, et servit de témoin au couronnement de saint Louis.

En 1236, il reçut de son souverain l'ordre de se trouver à Saint-Germain-en-Laye, trois semaines après la Pentecôte, pour faire partie de l'expédition contre Lusignan, comte de Lamarche. — En 1240, Mathieu Paris et dom Taillandier rapportent que Robert accompagna Pierre Mauclerc, duc de Bretagne, à la croisade, et qu'il fut tué par les Sarrasins, aux portes de Gaza, avec le comte de Bar.

Robert Malet avait épousé Agnès de Tancarville, sœur du sire de Tancarville, chambellan de Normandie; il laissa d'elle Guillaume Malet.

Guillaume Malet IV^e du nom, sire de Gravelle, est mentionné dans un titre de 1250, du samedi d'après la fête de saint Thomas, apôtre, comme seigneur de Plannes et du Bosc-Achard, à cause de sa femme Ameline, dame desdits lieux. De ce mariage il eut une fille et un fils.

Jean Malet I^{er} du nom, sire de Gravelle, seigneur de Séz et de Bernay, prit part à la dernière croisade de saint Louis. Il est mentionné dans la liste donnée par Joinville, *des chevaliers de l'ostel du roy, pour la voye de Tunes*¹.

¹ *Revue historique de la noblesse*, par A. Borel d'Hauterive, 4843. — Laroque. — Histoire d'Harcourt. — Joinville.



HENRI II, COMTE DE BAR

QUI SE CROISA L'AN 1210

Portait d'azur à deux burs adossés d'or, l'écu semé de croisettes recroisetées au pied fiché d'or.

La maison des comtes de Bar a pris son nom du château de Bar que Frédéric I^{er}, comte, puis duc de Lorraine, fit bâtir l'an 951 sur la frontière de France. Le plus ancien de cette maison dont on ait connaissance est :

Louis, comte de Montbéliard, marié en 1065 à Sophie, comtesse de Bar, seconde fille de Frédéric II, duc de la Haute-Lorraine, et de Mathilde de Souabe.

Son petit-fils Renaud I^{er} du nom, fit, en 1096, le voyage de la Terre-Sainte, où Albert d'Aix raconte qu'il se distingua par de beaux faits d'armes.

Renaud II^e du nom, comte de Bar, mourut l'an 1170. Il avait épousé Agnès, fille de Thibaud IV, dit le Grand, comte de Champagne. Parmi ses enfants, on a remarqué :

1^o Renaud, trésorier de l'église Saint-Martin de Tours, puis évêque de Chartres en 1187. Il se croisa contre les Sarrasins de la Terre-Sainte et une seconde fois contre les Albigeois.

2^o Henri de Bar reçut en fief de Hugues de Bourgogne son cousin le comté de Langres, assista, après le sacre de Philippe-Auguste, à un tournoi qui se fit entre Réthel et Château-Porceau, accompagna ce prince à son voyage d'Afrique, et y mourut au siège d'Acre l'an 1191.

3^o Thibaud I^{er} prit le titre de comte de Bar et de Luxembourg, comme l'apprend une charte de l'an 1203, par laquelle il fit un échange avec Blanche de Navarre, comtesse de Champagne. Il se croisa, l'an 1211, avec son fils Henri de Bar, et fut enterré à l'abbaye de Saint-Michel près de son père.

Henri II^e du nom, comte de Bar, seigneur de Ligny, donna des preuves de sa valeur à la journée de Bouvines contre les Flamands, l'an 1214, fit la guerre à Mathieu II, duc de Lorraine, son neveu, et fut un des seigneurs qui ratifièrent le règlement concernant les juifs, fait par saint Louis à Melun.

Il épousa Philippe de Dreux, fille de Robert II et d'Yoland de Coucy. — En 1240, il fut du nombre des preux chevaliers qui, suivant l'exemple du duc de Bourgogne et du comte de Bretagne, s'enthousiasmèrent par les prédications du Saint-Siège et prirent la croix pour marcher au secours des chrétiens d'Orient.

Son impudente bravoure contribua puissamment à décider la malheureuse expédition de Gaza, où, secondé par Amauri de Montfort et de valeureux compagnons, il fit *merveille d'armes*. — Mais le nombre

des ennemis l'emportant, la petite armée qui s'était ainsi aventurée fut obligée de battre en retraite, laissant après elle morts et prisonniers. — On ne put jamais savoir ce qu'était devenu le comte de Bar, et l'incertitude de son sort fit naître une foule de merveilleux récits qu'on répéta longtemps parmi les chrétiens.

Philippe de Nanteuil, qui fut l'un des captifs emmenés au Caire, composa dans sa prison de tristes complaintes que bientôt tous les pèlerins chantèrent dans les camps français. L'auteur de l'*Histoire des Croisades* en cite une qui commence ainsi :

La France, douce contrée
Que tous soulent honorer,
Vostre Jefe est acornée
De tout en tout en plourer.
Toujours mais serez plus muer,
Trop vous est mésevanne,
Tel dolours est avenue.
Avez vos comtes perdus.
Lasi queus de BAR, quel souffraite
De vous li Français auront,
Quant ils sauront la nouvelle de vous,
Grand duel (deuil) en feront, etc.



HENRI III, ROI D'ANGLETERRE

PAIR DE FRANCE SOUS LE REGNE DE SAINT LOUIS

Portait de gueules à trois léopards d'or l'un sur l'autre.

L'Écu d'Angleterre avait plusieurs titres pour figurer sur la cassette de saint Louis. Sans doute qu'il a été placé là à cause d'Éléonore d'Angleterre, fille de Henri II et mère de Blanche de Castille, ou bien en reconnaissance du concours que la monarchie britannique avait accordé à la guerre d'Orient. C'est ainsi que, peu d'années auparavant, on avait vu les armoiries de Henri II placées sur l'étendard de Jérusalem, pour quelques secours en hommes et en argent que ce monarque avait envoyés à la Terre-Sainte.

L'Écu des rois d'Angleterre, *de gueules à trois léopards d'or l'un sur l'autre*, se compose de la réunion des armes d'Aquitaine, *de gueules au léopard d'or*, et de celles de Normandie, *de gueules à deux léopards d'or*. Il a été ainsi blasonné environ l'an 1160, lorsque les duchés d'Aquitaine et de Normandie ont été la possession de Henri II. Il est donc encore permis de supposer que ces armes représentent ici l'hommage que le roi d'Angleterre devait au roi de France comme l'un des pairs de son royaume.

Voici en peu de mots l'histoire de ces fameux duchés et les faits à l'appui de mes suppositions.

Au IX^e siècle, des peuples aguerris, sortis des parties les plus septentrionales de l'Europe, vinrent se répandre à diverses fois dans les Gaules où ils firent de grands ravages. Enfin, après plusieurs sanglantes excursions, ils s'établirent dans la Neustrie ou France occidentale. Comme ces peuplades n'étaient connues que sous le nom d'*hommes du Nort*, qui s'exprime en idiome allemand par le mot *Norman*, la province qui fut cédée en 910 par Charles le Simple à leur chef Rollon, prit le nom de *Normandie*.

Guillaume le Bâtard, duc de Normandie et pair de France, devint roi d'Angleterre par la conquête qu'il fit de ce royaume. Il fut couronné à Londres, le jour de Noël de l'an 1066.

Le duché de Guyenne tire son nom de l'ancienne Aquitaine dont il faisait une partie, et qui était en latin appelé *Aquitania*, d'où l'on a fait *Aquitaine*, puis *Guyaine* et enfin *Guyenne*. Charlemagne érigea cette contrée en royaume en y ajoutant encore quelques pays. Charles le Chauve le supprima et y établit dans les différents cantons des ducs à vie. Par la suite ces gouvernements devinrent des fiefs héréditaires, dont se forma entre autres le comté de Poitou. C'est de ces comtes que descendent les ducs de Guyenne.

Le duché de Guyenne est passé dans la maison des rois d'Angleterre, ducs de Normandie et pairs de France, par le mariage de la duchesse Aliénor avec le roi Henri II. C'est seulement sous ce règne orageux que la nation anglaise prit part aux croisades.

Henri II avait fait serment de passer trois ans dans la guerre de Dieu, et avait même signé un traité avec Louis VII où il promettait de partir en même temps que ce monarque; mais ses barons l'empêchèrent de quitter son royaume, et il se contenta d'envoyer quelques cavaliers et une grande somme d'argent à la Terre-Sainte.

Richard, dit Cœur-de-Lion, se croisa en 1190 et partit pour le voyage d'outre-mer avec une armée de trente-cinq mille combattants. Il prit part avec Philippe-Auguste au siège de Ptolémaïs. Après le départ du roi de France, il continua glorieusement la lutte contre les armées musulmanes, et ses prouesses chevaleresques le rendirent l'admiration et la terreur des infidèles; mais contraint de renoncer à la prise de Jérusalem et rappelé dans ses États désolés par la guerre civile, il conclut une trêve avec Saladin, et se rembarqua pour l'Europe vers la fin de l'année 1192. On sait l'histoire de sa captivité et de son aventureux retour.

Jean, dit Sans-Terre, succéda à son frère, décédé sans enfants le 6 avril 1199. Un grand crime lui fit perdre la Normandie et la Guyenne. Cité devant le roi Louis VIII et les pairs de France, il fut déclaré déchu de tous ses droits à ces deux duchés. Il eut beau protester contre cette sentence, faire le vœu d'aller à Jérusalem réclamer les privilèges des croisés, employer l'intervention du pape : rien ne put fléchir ses juges.

Son fils, Henri III du nom, continua de faire les plus pressantes sollicitations pour recouvrer les fameux duchés. Il prit la croix, promit des secours au roi de France captif, obtint l'appui de Blanche de Castille, tout cela fut en vain : les barons furent inexorables et rendirent en 1252-1255-1257 de nouveaux jugements qui confirmèrent la première sentence.

Cependant saint Louis, de retour de sa première croisade, pensa, malgré l'avis de ses pairs, qu'il était de sage politique d'accommoder définitivement cette affaire en se faisant de mutuelles concessions. En conséquence, par acte passé à Londres en septembre 1259, il conclut avec Henri III un traité de paix dans lequel le roi d'Angleterre déclarait tenir du roi de France toutes les terres qu'il avait dans le royaume comme pair de France et duc d'Aquitaine.

En 1268, le fils aîné de Henri III, le prince Édouard, excité par la piété de saint Louis et voulant acquitter le vœu que son père avait renouvelé tant de fois, prit la croix, et son ardeur entraîna un grand nombre de seigneurs, ses compagnons d'armes, qui s'enrôlèrent sous les bannières de la guerre d'Orient. Mais l'Angleterre, épuisée par les guerres civiles, ne pouvait suffire aux dépenses d'une expédition lointaine. Louis IX, qui aimait le jeune prince, vint à son secours et s'engagea à lui prêter 70,000 livres tournois. Pour garantie de la somme empruntée, le fils de Henri III engagea les revenus de la Guyenne, ses domaines particuliers, et donna son propre fils en otage. Il jura en même temps que tant que durerait le saint pèlerinage il obéirait au roi de France, en bonne foy, uinsi comme ung des barons de son royaume.



MATHIEU II DE MONTMORENCY

CONNÉTABLE DE FRANCE EN 1230

Portait d'or à la croix de gueules, cantonnée de quatre alérions d'azur¹.

Cette maison, la plus illustre du royaume après la maison de France, a une antique origine. On trouve qu'en 954 Bouchard ou Burchard de Montmorency prenait déjà le titre de *Premier Baron chrétien*, que ses descendants ont gardé. La seigneurie de Montmorency, située dans l'Ile-de-France, relevait directement de la couronne, sous le relief d'un faucon d'or lorsque la terre changeait de seigneur. Les sires de Montmorency s'illustrèrent dans les croisades et dans presque toutes les guerres du moyen âge.

Mathieu II de Montmorency, dit le Grand et le Grand Connétable, mérita ce titre par son courage et par sa prudence. Il se distingua d'abord au siège de Château-Gaillard, où il accompagna le roi Philippe-Auguste en qualité de chevalier. Il contribua beaucoup au gain de la bataille de Bouvines en 1214, et y enleva douze enseignes impériales. C'est en mémoire de cette glorieuse prise que le roi permit au vaillant capitaine d'ajouter douze alérions sur son écu, qui depuis lors en a porté seize. Mathieu de Montmorency fit éclater sa valeur contre les Albigeois, en Languedoc, et gagna ainsi l'épée de connétable qui lui fut remise l'an 1218, après la mort de Dreux de Mello².

Il eut sous Louis VIII beaucoup de part au gouvernement, et commanda, en 1224, aux sièges de Niort, de Saint-Jean-d'Angely, de La Rochelle et d'autres places enlevées aux Anglais. Il se croisa une seconde fois contre les Albigeois en 1226.

Louis VIII, au lit de la mort, le pria d'assister son fils de ses forces et de ses conseils; il le lui promit et tint parole; car il contribua puissamment à dissiper cette formidable ligue qui se fit contre la reine Blanche, pendant la minorité de saint Louis. Il prit sur les mécontents la forteresse de Bélesme. en 1228, les poussa jusqu'à Langres, en 1229, et les réduisit tous par la force ou par l'adresse à se soumettre à la régente. Il mourut le 24 novembre 1230.

Son fils, Mathieu III, est cité par Joinville au nombre des *chevaliers de l'hostel du roi* qui suivirent saint Louis au voyage de Tunis.

¹ La devise de la maison de Montmorency est un mot grec *ἀεὶ ἰσχυρός*, qui signifie *sans varier*.

² Le connétable était, après le roi, chef souverain des armées de France, et tenait ailleurs rang immédiatement après les princes du sang, en suite desquels il avait aussi séance au parlement. — Le premier qui éleva cette charge jusqu'à commander souverainement tous les gens de guerre, sans excepter les princes du sang, fut Mathieu, second du nom, baron de Montmorency. C'est lui qui le premier porta à côté de ses armes, pour marques de sa dignité, deux épées nues, la pointe haute, soutenues par un dextrochère armé de gantelets, mouvant d'un nuage. — Depuis ce temps, le connétable a eu droit de marcher le premier devant le roi, à main droite, tenant l'épée nue dans toutes les cérémonies publiques, et d'être assis à côté et à droite de Sa Majesté, lorsqu'elle tenait son lit de justice ou les États généraux. Il recevait l'investiture de sa charge par l'épée royale que le roi lui mettait en main. Il faisait hommage-lige et prêtait serment entre les mains du roi. — (*Le P. Muesnier.*)



D'argent à la croix p., patencee et contrepotencee d'or, cantonnée de quatre croisettes de même

QUI EST

LE ROYAUME DE JÉRUSALEM

LES ARMES LE FURENT DONNÉES PAR LE PAPE INOCENT II EN 1189

Il n'y a pas ici à prouver que l'illustre guerrier qui a porté cet écu avait, au ^{xiii}^e siècle, un renom considérable. — C'est l'écu de la cité sainte qui renfermait le tombeau du Dieu Sauveur, — c'est l'écu du royaume de Jérusalem. — Quoi de plus naturel que de le trouver sur un meuble destiné à celui qui avait cru entendre une voix céleste lui adresser ces paroles :

« Roi de France, tu vois les outrages faits à la cité de Jésus-Christ, c'est toi que le ciel a choisi pour les venger. »

Alors celui-là, qui était Louis le Justicier, avait pris la croix pour aller à la délivrance de Jérusalem et s'était mis à la tête des forces chrétiennes pour les opposer aux armes victorieuses des Sarrasins.

Le roi de Jérusalem, quel qu'il fût, était donc l'allié naturel du roi de France, et la présence de son blason sur notre cassette me paraît une preuve de plus pour conclure qu'elle a effectivement appartenu et n'a pu appartenir qu'à saint Louis.

J'ai cru intéressant pour le lecteur de placer ici l'abrégé historique de cette fameuse royauté, si haute dans l'estime des chrétiens.

Godefroy de Bologne, duc de la basse Lorraine, connu sous le nom de Godefroy de Bouillon, fut l'un des principaux chefs de la première croisade, et fut élu par ses compagnons d'armes roi de Jérusalem, après la prise de cette ville, en 1099. Il accepta l'autorité royale, mais refusa les marques du pouvoir suprême, « ne voulant pas, disent les assises de Jérusalem, estre sacré et « corosné, parce qu'il ne vult porter corosne d'or là où le roy des roys, le fils de Dieu avait « porté la corosne d'épines. » Il mourut en 1100.

Baudouin I^{er} du nom, son frère, lui succéda, et se fit sacrer le 25 décembre 1100. Il mourut en 1118, après un règne glorieux marqué par de nombreuses victoires et des conquêtes importantes sur les infidèles.

Baudouin II du nom, dit du Bourg, fils d'Hugues, comte de Réthel et de Mélisende de Montilbéry, était cousin de Baudouin I^{er}; il fut son successeur au royaume de Jérusalem, et décéda le 21 août 1131. — Il laissait quatre filles, dont l'aînée, nommée Mélisende, épousa Foulques V du nom, comte d'Anjou et roi de Jérusalem à cause d'elle.

Baudouin III, fils aîné de Foulques, lui succéda en 1144. Le jour même de son avènement au

trône, Edesse fut enlevée par les Turcs au comte Jocelyn de Courtenay. Ce fut le signal de la deuxième croisade entreprise par Louis VII. — Étant mort sans enfants le 25 février 1162, la couronne fut donnée à son frère Amaury, comte de Jaffa et d'Ascalon. Ce nouveau règne, qui dura dix ans, ne fut qu'une suite non interrompue de revers qui préparèrent la chute du royaume de Jérusalem.

Baudouin IV, dit le Lépreux, succéda à son père l'an 1173. Très-jeune, il remporta de brillants succès sur les infidèles, mais il ne put sauver son royaume d'une ruine devenue inévitable.

Atteint de l'horrible maladie qui lui a donné un si triste surnom dans l'histoire, Baudouin IV ne chercha plus qu'à assurer la couronne sur la tête de son neveu et de son héritier. Sa sœur Sibylle était veuve de Guillaume de Montferrat; il la maria en secondes noces à Guy de Lusignan, et ne fit par là qu'ajouter le fléau des guerres intestines à tous ceux qui désolaient la Terre Sainte.

L'infortuné Baudouin mourut, sans avoir été marié, le 16 mars 1185, dans la vingt-cinquième année de son âge.

Baudouin V, fils de Guillaume de Montferrat et de Sibylle de Jérusalem, succéda, en 1186, à son oncle. Ce roi enfant resta moins d'une année sur le trône, et laissa en mourant les barons de la Palestine partagés entre les prétentions rivales de Guy de Lusignan et de Conrad de Montferrat.

Un jugement ecclésiastique ayant cassé le mariage d'Humphroi, seigneur de Thoron, avec Isabelle de Jérusalem, Conrad de Montferrat, marquis de Tyr, épousa cette princesse, qui, à la mort de sa sœur Sibylle, en 1189, avait hérité de ses droits au trône des Baudouin. L'attachement de Conrad au roi Philippe-Auguste porta Richard Cœur-de-Lion à s'opposer à son couronnement. Cependant, après le départ du monarque français, le roi d'Angleterre, appelé à se prononcer entre les prétendants à la couronne de Jérusalem, consentit à confirmer l'élection de Conrad, proclamé roi par l'armée des croisés.

Mais l'élu ne devait pas jouir de cet honneur tant envié; il fut assassiné le 29 avril 1192, le jour même de l'arrivée des lettres de Richard, qui le priaient de venir recevoir à Ascalon le sceptre et les ornements royaux.

Au milieu du trouble occasionné par la mort de Conrad, le peuple de Tyr, qui restait sans maître, jeta les yeux sur Henri, comte de Champagne; les principaux de la ville le supplièrent de prendre les rênes du gouvernement et d'épouser la veuve du prince qu'ils avaient perdu. Isabelle vint elle-même lui offrir les clefs de la ville, et le mariage fut célébré solennellement en présence du clergé et du peuple. Ce règne fut de courte durée; car, l'an 1197, Henri fit une chute mortelle, et les colonies chrétiennes furent de nouveau sans chef.

Les barons de Jérusalem, encore une fois abandonnés dans une triste situation, envoyèrent proposer à Amaury, roi de Chypre, la main d'Isabelle et la couronne de Jérusalem. Amaury accepta cette pénible royauté, régla avec une admirable intelligence l'administration de son pays, et partit pour Ptolémaïs, où il fit célébrer son mariage et son couronnement. A dater de ce jour, le titre de roi de Jérusalem fut celui qu'il adopta comme le titre le plus haut.

Amaury mourut en 1205, ne laissant que deux filles de son mariage avec Isabelle de Jérusalem. Ce fut une autre fille, nommée Marie, née du second mariage d'Isabelle avec Conrad de Montferrat, qui fut déclarée héritière de la couronne de Jérusalem.

Sur la demande des barons français de Palestine, le pape Innocent III et le roi Philippe-Auguste, invités à lui choisir un mari, désignèrent Jean de Brienne, qui partit aussitôt pour Rome, et de là pour la Palestine. Après d'inutiles efforts de vaillance contre les infidèles, il revint en France en 1223 demander des secours pour la guerre Sainte, donna sa fille Yolande en mariage à l'empereur d'Allemagne, Frédéric II, et lui céda tous ses droits sur le royaume de Jérusalem.

Frédéric, lors de son couronnement, promit au pape qu'il conduirait une armée outre mer. Il y alla en effet; mais étant abordé en Syrie, il trahit les intérêts de la chrétienté, par un traité honteux qu'il fit avec le soudan, s'étant contenté d'une ville démantelée et de quelque peu de terre. — Constamment opposé aux volontés de l'Eglise, il fut excommunié et déclaré déchu de l'Empire au concile tenu à Lyon en 1247.

Lorsque saint Louis débarqua en Chypre, le 21 septembre 1248, il fut reçu à Limisso par Henri, petit-fils de Guy de Lusignan, qui venait de recevoir du pape le titre de roi de Jérusalem.

Henri suivit le roi de France à la croisade, et fut fait prisonnier en même temps que lui et le comte d'Anjou; il fut délivré aussi en même temps par les clauses du traité. — Il mourut en 1253, la même année que Conrad, fils de Frédéric II, qui, comme son père, avait été déshérité par l'Eglise.

Hugues II, fils de Henri, ne fut roi que de nom, car il décéda peu d'années après, n'ayant pas encore atteint l'âge de sa majorité.

Alors (1267), le patriarche de Jérusalem couronna roi de Chypre Hugues III, cousin^{germain} du jeune prince. Une nouvelle carrière d'ambition fut bientôt ouverte à ce monarque par la mort du jeune Conradin, condamné à l'échafaud par Charles d'Anjou. — Conradin était le dernier héritier d'Yolande, fille de Marie de Jérusalem et petite-nièce de Baudouin le Lépreux. Avec lui s'éteignit la branche des rois de Jérusalem issus de Marie, et la descendance de sa sœur cadette Alix fut appelée à la succession. Hugues III, petit-fils d'Alix par sa mère Isabelle, réclama cette succession, qui lui fut disputée par Marie d'Antioche; mais le besoin d'un roi guerrier détruisit facilement toute opposition, et Hugues III, sans perdre de temps, débarqua à Tyr, et y fut couronné roi de Jérusalem.

Vers 1270, ce prince eut pour concurrent à la couronne de Jérusalem, le frère de saint Louis, Charles d'Anjou, roi de Sicile, auquel Marie d'Antioche, petite-fille d'Amaury, avait cédé ses prétentions; mais, après quelques efforts, Charles d'Anjou fut obligé de rappeler ses troupes pour les tourner contre les Siciliens, à la suite des vèpres siciliennes.



THIBAUT, COMTE DE CHAMPAGNE

PAIR DE FRANCE EN 1248

Portait d'azur à la bande d'argent accompagnée de doubles cotices d'or.

L'histoire nous fait connaître avec assez de certitude la généalogie des comtes de Champagne depuis Robert, gouverneur de Troyes en Champagne, vers l'an 880, qui épousa une fille du roi de France, Louis le Bègue.

Parmi cette branche d'illustres guerriers, je ne citerai que les valeureux soldats de la croix qui prirent part aux expéditions d'Orient.

Estienne, surnommé Henri, comte de Blois et de Chartres, entreprit deux fois la croisade d'outre-mer, et, au second voyage, il fut tué près de Rames, en Palestine, le dix-huitième jour de juillet de l'an 1101 de salut; il était en telle estime entre les barons d'outre-mer qu'ils l'appelaient le *Père du conseil*. De sa femme Alix, fille de Guillaume le Bâtard, roi d'Angleterre, duc de Normandie, et de Mahaud de Flandre, il eut neuf enfants. — Son second fils, Thibaut IV du nom lui succéda. Il est souvent mentionné par les auteurs qui ont écrit les événements de notre France durant le xii^e siècle. Thibaut IV fut père de onze enfants, parmi lesquels :

1^o Guillaume, archevêque de Reims, qui fut régent du royaume pendant le voyage d'outre-mer de son neveu Philippe-Auguste;

2^o Aliz de Champagne, qui épousa le roi Louis VII et fut mère de Philippe-Auguste;

3^o Henri 1^{er} du nom, surnommé le Large ou le Riche, fut, en sa qualité d'ainé, comte de Champagne et de Brie; il se croisa, l'an 1148, avec le roi Louis le Jeune, et mourut à Troyes, le 17 mars de l'an 1180. De son mariage avec la fille aînée de Louis VIII, Marie de France, il eut deux fils

Henri II du nom laissa le comté de Champagne à son jeune frère, en partant pour la Palestine. Après quelques années de séjour dans la Terre Sainte, il épousa Isabeau, reine de Jérusalem et de Chypre, et mourut d'une chute, l'an 1197.

Thibaut V, comte de Champagne par donation de son frère, fut du nombre des seigneurs qui s'enrôlèrent dans la croisade de l'an 1200, prêchée par Foulque de Neuilly. Deux mille cinq cents chevaliers lui devaient l'hommage et le service militaire; et comme il avait épousé l'héritière de Navarre, il pouvait rassembler sous ses drapeaux les habitants les plus belliqueux des Pyrénées; c'était donc un puissant auxiliaire; aussi les croisés lui donnèrent-ils le commandement de l'expédition.

Mais Thibaut, le modèle et l'espoir des chevaliers chrétiens, ne jouit pas du brillant avenir qui lui paraissait réservé. Au moment où les barons venaient le chercher, pour le départ, au printemps de 1201, il fut atteint d'une maladie dont il mourut dans la ville de Troyes, après avoir légué à Renaud de Dampierre tous ses trésors, pour être employés à la sainte entreprise.

Thibaut VI du nom, surnommé le Posthume, puis le Grand ou le Faiseur de chansons¹, fut maintenu en la possession de la succession de son père contre les prétentions de sa cousine Philippe, épouse d'Érard de Brienne, par la faveur de Louis VIII et l'arrêt des pairs et grands du royaume rendu à Melun l'an 1216.

Son caractère inconstant le fit ranger un instant au nombre des vassaux factieux qui, pendant la minorité de Louis IX, essayèrent de secouer le joug de la couronne. Mais le vertueux ascendant que la régente Blanche de Castille avait pris sur le cœur du loyal chevalier le fit bientôt rentrer dans le devoir et prendre la résolution d'accompagner au voyage d'outre-mer les ducs de Bourgogne, de Bretagne, etc.

L'an 1238, Thibaut et les seigneurs qui avaient pris la croix s'embarquèrent à Marseille. A leur arrivée en Orient, on le choisit pour chef de la croisade. Malgré son autorité, il ne put empêcher la malheureuse expédition de Gaza, qui fut si funeste aux comtes de Bar et de Montfort. — Il revint en France, après avoir été l'un des signataires du traité conclu à cette époque avec le sultan d'Égypte, et mourut peu d'années après son retour, à Troyes, le 10 juillet 1254. — Son fils Thibaut VII accompagna saint Louis à la croisade de 1270².

¹ L'évêque de La Rochelle a publié avec des observations les chansons du comte de Champagne, faites en l'honneur de Blanche de Castille, mère de saint Louis. 1 vol. in-42, 1762.

² Voir le blason de Champagne-Navarre, page 27.



BARTHÉLEMY, SIRE DE ROYE

CHAMBRIER DE FRANCE EN 1235

Portait échiqueté d'or et de gueules au chef losangé.

Le père Anselme, dans son ouvrage sur les grands officiers de la couronne, a donné la généalogie de l'illustre maison de Roye, à partir d'Evrard, seigneur de Roye, qui vivait l'an 1075 et dont le petit-fils Rogues épousa Adeline de Guise et fut père de :

1^o Robert, grand prévôt de l'église de Cambrai, en 1220 ;

2^o Pierre de Roye, chevalier qui mourut le 2 mars 1248, et fut enterré en l'abbaye de Joyenval, où il est représenté tenant un écusson échiqueté avec un chef losangé ;

3^o Raoul, dont le petit-fils Mathieu I^{er}, seigneur de Roye et de Germiny, accompagna le roi saint Louis en ses voyages d'outre-mer des années 1248 et 1270,

4^o Barthélemy, sire de Roye, chambrier de France, gagna les bonnes grâces de Philippe-Auguste, qui lui donna, en 1199, la forêt de Hérelle, près Montdidier. Il fut plége et caution du traité de paix que ce prince fit, en 1200, avec Jean, roi d'Angleterre, l'accompagna au siège de Rouen, dont il signa la capitulation en 1204, fut fait chambrier vers 1209, combattit à la bataille de Bouvines en 1214, et souscrivit plusieurs chartes de Louis VIII, auprès duquel il se rendit, avec plusieurs prélats, barons, chevaliers et autres gens de guerre, lorsqu'il alla à Tours, au mois de juin 1224, pour marcher en Guyenne contre le roi d'Angleterre.

Dans un acte du mois de mars 1232, en faveur de l'abbaye de Joyenval, son sceau représente un homme à cheval, armé de toutes pièces, tenant l'épée haute de la main droite, et de la gauche un bouclier ou écusson échiqueté, au chef losangé ; légende : † *Sigil Bartholomei de Roia, camerarii Francie*. Au contre-sceau sont les mêmes armes ; légende : † *Camerarii Francie*. Il donna, en 1234, un fief à l'abbaye de Saint-Victor, pour le repos de son âme et de celles de ses parents. Il fut enterré à l'abbaye de Joyenval, près Saint-Germain-en-Laye, qu'il avait fondée et richement dotée dès 1221.



GUILLAUME DE BEAUMONT

MARÉCHAL DE FRANCE EN 1250

Portait gironné d'argent et de gueules de douze pièces, brisé d'un lambel à cinq pendants d'azur.

La maison de Beaumont, d'ancienne chevalerie, était remarquée en France dès le ^x^e siècle.

Yves, comte de Beaumont, figure parmi les chevaliers mentionnés pour avoir assisté, en 1050, à l'ouverture des chasses de saint Denys et de ses compagnons. Depuis lors la famille de Beaumont a eu des services continuels auprès de la couronne. Plusieurs de ses membres ont rempli l'importante charge de chambrier pendant près d'un siècle.

On lit dans le P. Anselme que Guillaume de Beaumont prend la qualité de maréchal dans une obligation de deux cents livres dont le roi avait répondu pour lui envers Pierre de Chamby, dit *le chambellan*, étant à Acre au mois de juin 1250, suivant un titre du trésor des chartes du roi.

Ce renseignement prouve que Guillaume de Beaumont était du nombre des seigneurs qui accompagnaient le roi de France dans sa première croisade de 1248. Il est en effet cité dans les intéressants mémoires du sire de Joinville et dans les annales du règne de saint Louis, par Guillaume de Nangis, où nous voyons qu'il fut chargé de conduire en Italie l'armée du roi Charles d'Anjou et qu'il aida ce prince à se mettre en possession de la Sicile*.

* Voir le blason de Jean de Beaumont, page 42.



JEAN DE BEAUMONT

GRAND AMIRAL ET GRAND CHAMBELLAN EN 1240

Portait un casque d'argent et de guises de huit pièces

« En ce temps-là (vers 1240), il advint que les mauvais chrétiens d'Albigéois s'élevèrent par force contre les bons chrétiens de leur terre et contre les gens du roi Louis de France qui étaient en ce pays pour le garder. Ils attaquèrent les châteaux que le monarque avait confiés à de fidèles serviteurs; mais quand ceux-ci virent l'attitude hostile des renégats, ils envoyèrent des messagers au roi, leur seigneur, pour lui faire connaître les attentats des Albigéois. Lorsque saint Louis eut ces nouvelles, il manda un sien chevalier, qui avait nom *Jean de Beaumont*, et lui dit qu'il allât sus les Albigéois. Le chevalier, désireux d'accomplir la volonté du roi, rassembla un grand nombre de bons guerriers et partit... Il traversa la France en peu de temps et vint en la terre des mauvais hérétiques. Aussitôt qu'il y fut il assiégea le château de Mont-Royal et s'en empara; successivement il attaqua les autres châteaux du pays, et en peu de temps il soumit toute la terre d'Albigéois au roi Louis, et non sans grand peine de lui et de sa gent. Après de si brillants exploits on peut bien dire de ce brave soldat : *Jean défoule la terre en fremissant et étonne les gens par sa fureur.*

« Le roi, en apprenant le succès de cette expédition, rendit grâce à notre Seigneur, reçut à grande joie Jean et sa gent, et leur donna de beaux dons, et augmenta le fief de Jean de Beaumont comme il convenait à tel chevalier*.

A l'expédition de 1248, Jean de Beaumont avait un commandement; nous en trouvons encore la preuve dans les fidèles mémoires du sire de Joinville, où il est dit :

« Lorsqu'on fut devant Damiette, le roi donna des ordres pour préparer le débarquement; il commanda à monseigneur Jean de Beaumont qu'il fit bailler une *galée* (barque) à monseigneur Erard de Brienne et à moi pour nous descendre, ainsi que nos chevaliers, parce que les grandes nefs ne pouvaient pas venir jusqu'à terre. Quand vint le vendredi devant la Trinité, jour fixé pour prendre terre, moi et monseigneur Erard, tous armés, nous allâmes au roi pour demander la galée; mais monseigneur Jean de Beaumont nous répondit que nous n'en aurions point. Par quoi vous pourrez connaître que le bon roi avait autant à faire à entretenir sa gent en paix comme il avait à supporter ses fortunes et pertes. »

Après avoir raconté deux ans de séjour dans la Terre Sainte, Joinville fait assister ses lecteurs à

* Voir dans le règne de saint Louis : par Guillaume le Normand.

une belle scène, bien caractéristique de l'époque, et dans laquelle figurent encore les deux nobles et éprouvés chevaliers *Guillaume de Beaumont* et *Jean de Beaumont*.

C'est le 19 juin 1250. Saint Louis assemble son conseil composé de ses frères, du comte de Flandre et autres seigneurs et barons; il leur expose que sa mère le rappelle en France où les affaires du royaume le réclament; que, d'un autre côté, les chrétiens d'Orient ont encore besoin de lui, et que, s'il part, tous ceux qui sont à Acre voudront partir également; et, les priant d'y réfléchir, il les remet à huitaine pour entendre leur avis. Le dimanche suivant, presque tous sont d'avis qu'il n'y a pas à hésiter, et que le roi ne peut demeurer plus longtemps sans manquer à son honneur et à celui de son royaume. Le comte de Jaffa seul laisse entrevoir un avis différent; mais il y est trop intéressé, et lui-même en convient, à cause des terres et châteaux qu'il possède en Syrie. Quand on en vient à Joinville, le légat qui était chargé par le roi de faire le tour des opinions l'interroge, et le sénéchal se prononce, mais avec un surcroît d'énergie, pour l'avis du comte de Jaffa, disant hardiment « que le roi n'a encore rien mis de ses deniers dans l'entreprise, qu'il n'a dépensé que les deniers des clercs, et que, s'il demeure ici, il pourra poursuivre la délivrance des pauvres prisonniers qui ont été pris au service de Dieu et au sien, lesquels n'en sortiront jamais si le roi s'en va. » Le légat se fâche contre Joinville, qui tient ferme et appuie ses raisons. Les autres, qui n'avaient pas eu le courage de donner cet avis, n'osèrent toutefois le contredire : « Il n'y avait là personne qui n'eut de ses proches amis en prison; par quoi nul ne me reprit, dit Joinville, mais se prirent tous à pleurer. Il ajoute : « après moi le légat interrogea monseigneur *Guillaume de Beaumont*, qui lors était maréchal de France, et il répondit que j'avais moult bien dit; et je vous dirai la raison pourquoi. Monseigneur *Jean de Beaumont*, le bon chevalier, qui était son oncle, et avait grande envie de retourner en France, le reprit en termes injurieux et lui dit « Orde Longaigne, que voulez-vous dire! rasseyez-vous tout coi, sans parler davantage. » Le roi dit : « messire Jean vous faites mal, laissez-le dire. — Certes sire non ferai. » Guillaume de Beaumont fut forcé de se taire, après cela nul ne s'accorda à mon avis.



RAOUL, SIRE DE COUCY

LE DUC DE BURGONDE LE DUC

Il portait fuscé de vair et de gueules de six pièces.

Les seigneurs de Coucy descendaient des princes de Danemark, comtes de Senlis. C'est pourquoi, depuis l'an 900 jusque l'an 1080, ils portaient les armes de Danemark et de Senlis.

Les registres du trésor et chartrier de la maison de Coucy mentionnent quand et à quelle occasion ces armoiries furent changées contre celles que nous voyons :

Environ l'an 1080, au temps du roi Philippe I^{er}, Thomas, sire de Coucy, par la grâce de Dieu, que les historiens appellent quelquefois Thomas de Marle, et ses deux frères, tous trois enfants de Robert, prince danois, entendant raconter les cruautés que les Turcs exerçaient sur les chrétiens, entreprirent d'aller combattre cet ennemi public de la chrétienté.

Ils armèrent à leurs dépens un bon nombre de bons chevaliers, leurs parents et alliés, et partirent pour l'Orient.

En ce voyage, Dieu favorisa tellement leur entreprise, qu'étant passé la mer, ils ne trouvèrent force quelconque dont ils ne vinssent à bout.

Donc le Turc se trouvant étonné assembla son armée, et les Français se réunirent sous le commandement dudit Coucy, et lorsqu'au jour de la bataille, qui fut plus soudain qu'ils ne l'espéraient, chacun courut prendre sa cotte d'arme, ils n'eurent moyen de les recouvrir, parce qu'elles étaient dedans les paniers du bagage qui était écarté.

Alors les seigneurs, en telle nécessité, coupèrent leurs manteaux qui étaient d'écarlate fourré de panes de vair et en distribuèrent les pièces aux autres chevaliers, qui les percèrent, mirent la tête dedans et en firent des bannières, et soudain que le dit Coucy les eut disposés et encouragés au combat, ils tombèrent si furieusement sur les ennemis (qui étaient dix contre un) qu'ils les renversèrent, ruèrent et déconfirent tous. Ils firent prisonnier Soliman, prince *turquois*, et le roi des Turcs, Balcéphon, son frère, qui se disait empereur des Perses, dont ils tirèrent 100,000 besans d'or sans les frais du voyage qu'ils firent jusqu'à Jérusalem.

Rentrés en leurs foyers, pleins d'honneur et de gloire d'une si heureuse expédition, ils résolurent de ne jamais porter autres armes que les métaux et couleurs qui se rencontraient en lesdites pièces

de drap vermeil et de vair. De là *fascé de vair et de gueules*, selon la devise qui fut faite par le hérault et roy d'armes de Hongrie.

Thomas, sire de Coucy, se signala à côté de Godefroy de Bouillon à la prise de Jérusalem.

Enguerrand, deuxième du nom, sire de Coucy, son fils, mourut en 1148, à la deuxième croisade, après s'y être distingué par ses exploits.

Raoul, sire de Coucy, premier du nom, qui avait épousé Alix de Dreux, petite-fille de Louis le Gros, roi de France, suivit Philippe-Auguste, son cousin, en Terre Sainte en 1190, et fut tué l'année suivante au siège d'Acre.

Raoul, sire de Coucy, deuxième du nom, fit le voyage d'outre-mer, en 1248, et fut blessé mortellement, à la bataille de la Massoure, en défendant Robert, comte d'Artois, frère de saint Louis, qui tomba sous les coups des infidèles.

C'était un des plus célèbres guerriers de son temps; il offrait un brillant modèle de ces preux qui portaient en tous lieux la terreur de leurs armes et que sur tous les champs de bataille on trouvait toujours fidèles à verser leur sang auprès de nos rois.

Cet infatigable égorgeur d'Albigéois et de sarrasins avait fait mettre sur sa bannière cette devise :

Je ne suis roi, ne duc, prince, ne comte aussi,
Je suis le sire de Coucy.



ALPHONSE, COMTE DE TOULOUSE

PAIR DE FRANCE

MORT EN 1248. LAISSA RÉGENT DE FRANCE AVEC SA MÈRE BLANCHE DE CASTILLE.

Les armes du Comté de Toulouse étaient de gueules à la croix cléchée, vidée et pommelée d'or.

Les comtes de Toulouse, pairs de France, avaient une antique origine. On trouve qu'en 778 un nommé Corson ou Torsin, français de nation, fut établi comte de Toulouse par Charlemagne. Depuis lors toutes nos vieilles chroniques se sont fort étendues sur les actions de ces illustres seigneurs.

Raymond, comte de Toulouse et de Saint-Gilles, fut le premier des princes chrétiens qui prirent la croix en 1095. Il quitta ses États l'année suivante et fut un des chefs les plus renommés de la guerre sainte. Fidèle à la croix jusqu'au bout, et renonçant au gouvernement de ses riches cités de la langue d'Oc, il accomplit le vœu qu'il avait fait d'achever sa vie en Palestine. Il mourut en 1105, dans un château qu'il avait fait bâtir près de Tripoli qu'il assiégeait.

Alphonse, son fils, entreprit deux fois le voyage d'outre-mer. L'an 1147, ce brave prince étant à Acre (dit l'auteur de la *Vie de Louis le Jeune*), voulut aller en Jérusalem; mais il mourut en chemin à Césarée, de poison qui lui fut donné au grand regret de tous les chrétiens.

Raymond V, comte de Toulouse, avait épousé Constance de France, fille du roi Louis le Gros.

Raymond VI et Raymond VII sont célèbres dans l'histoire par la protection qu'ils accordèrent à l'hérésie des Albigeois. J'ai eu l'occasion de dire un mot de la part que ces deux rebelles prirent à cette guerre (véritable croisade), lorsque j'ai décrit l'un de leurs redoutables adversaires, le connétable Amauri de Montfort.

Jeanne, fille unique et seule héritière du comte Raymond VII, n'avait que neuf ans lorsqu'elle fut mise à Carcassonne entre les mains des gens du roi saint Louis. Son mariage avec Alphonse, comte de Poitiers, frère de Sa Majesté, avait été arrêté dans un traité de paix signé l'an 1229. Après que la dispense eut été obtenue du pape Grégoire IX, le roi vint à Saumur et fit chevalier son frère Alphonse; il lui donna les comtés de Poitiers, d'Auvergne et d'Albigeois, et fit célébrer son mariage avec Jeanne de Toulouse. Alphonse fut laissé régent de France, en 1248, avec sa mère, pour gouverner le royaume en l'absence du roi; mais il le suivit l'année d'après, se trouva au combat de Pharanie, le 5 avril 1250, et y fut fait prisonnier par les infidèles. Ayant été racheté, il revint en France en 1251 et prit alors possession du comté de Toulouse et autres seigneuries qui lui étaient échues, ainsi qu'à sa femme, par la mort du comte Raymond. Il voulut accompagner son frère au voyage de 1270, fit son testament à Aimargues, près du port d'Aigues-Mortes, et au retour du siège de Thunes mourut avec sa femme au château de Cornet, dépendant de la ville de Sienne, en Italie.

Alphonse fut enterré à Saint-Denis et la comtesse Jeanne en l'église de l'abbaye de Notre-Dame de Gersy, qu'elle avait fondée près de Melun.



PHILIPPE, COMTE DE DAMPMARTIN

ONCLE DE SAINT LOUIS

PORTAIT, AU SACRE DE 1226, L'ÉPÉE ROYALE

Les armes du Comté de Dampmartin étaient : *fascé d'argent et d'azur de six pièces.*

La maison de Dampmartin est connue dans l'histoire depuis la fin du x^e siècle.

Manassès, comte de Dampmartin, souscrivit, en 1028, avec plusieurs grands du royaume, une charte du roi Robert.

Albéric, comte de Dampmartin, était chambrier de France en 1182

C'est au commencement du xiii^e siècle qu'une illustre alliance porta le comté de Dampmartin aux mains de l'un des fils de la maison de France.

Philippe, dit le Hurpel, ou le Rude, fils de Philippe-Auguste et d'Agnès de Méranie, naquit en 1200. Il épousa, l'an 1216, Mahaud, comtesse de Bologne et de Dampmartin, fille unique et héritière de Renaud, comte de Dampmartin, et d'Ide, comtesse de Bologne. Il fut présent au sacre du roi saint Louis à Reims, en 1226, où il porta l'épée royale. Malgré cet honneur il se laissa mettre à la tête des barons de France qui se liguèrent contre la régente, en 1228; mais l'année suivante il rentra dans les bonnes grâces du roi, car Guillaume de Nangis le cite parmi les fidèles chevaliers qui allèrent avec le monarque contre les comtes de la Marche, de Champagne et de Bretagne. Il mourut dans un tournoi qui se fit à Corbie, en 1233, et fut enterré à Saint-Denis. La mort de sa femme n'arriva qu'en 1258 et alors le comté de Dampmartin tomba dans la maison de Trie.

On lit en effet dans le P. Anselme que Jean II, seigneur de Trie, était nommé dans le rôle des seigneurs chatelains du Vexin qui se trouvèrent à la bataille de Bouvines, en 1214, et qu'il avait épousé Alix de Dampmartin, sœur de Renaud de Dampmartin.

Leur fils Mathieu, comte de Dampmartin, succéda au comté de Dampmartin par la mort de Mahaud, sa cousine germaine, veuve de Philippe de France, en prit les armes et eut un différend avec le comte de Saint-Paul pour cette succession. Il fut marié à Marselie de Montmorency, fille de Mathieu III, sire de Montmorency, et de Jeanne de Brienne. Malgré la différence des prénoms, je suppose qu'il est le comte de Dampmartin que Joinville a cité parmi les chevaliers qui prirent part à la croisade de 1248.



RICHARD D'HARCOURT

QUI SERVIT DE TÉMOIN AU COURONNEMENT DE SAINT LOUIS, ET SON FILS

JEAN I^{ER} D'HARCOURT

QUI ACCOMPAGNA LE ROI AUX CROISADES DE 1258 ET 1270

Portaient de gueules à trois fesses d'or

La maison d'Harcourt est l'une des plus considérables du royaume. Le savant Gilles de la Roque a publié en 1662 sa généalogie avec les preuves. Il la fait descendre de Turchetil, second fils de Torf, seigneur de Torville, et petit-fils de Bernard, surnommé le Danois, gouverneur et régent en Normandie l'an 912. Une branche s'est établie en Angleterre depuis la conquête de ce royaume en 1066 par Guillaume le Bâtard.

Les personnages les plus marquants de la branche aînée restée en France ont été au temps des croisades :

Royer d'Harcourt, chevalier de l'ordre du Temple, qui prit part aux combats de la guerre d'Orient avec le roi Louis VII, et rentrant en France vers l'an 1150, fonda la commanderie de Renneville. Philippe d'Harcourt, son frère, évêque de Salisbury en 1140, de Bayeux en 1145. Renaud d'Harcourt, neveu des précédents, échanson du roi Philippe-Auguste, qui au mois de février 1216 lui fit don d'une halle située dans la juiverie de Paris.

Nous citerons encore et surtout :

Richard d'Harcourt, nommé entre les chevaliers bannerets qui vivaient sous le règne de Philippe-Auguste, l'an 1210. Il fut au nombre des seigneurs officiellement réunis à Reims pour servir de témoins au couronnement de saint Louis. Le roi l'ayant convoqué en septembre 1235 parmi les principaux barons de France qui furent appelés à Saint-Denis pour s'opposer aux entreprises des évêques sur la justice royale, il souscrivit la requête adressée à ce sujet au pape Grégoire IX, avec Hugues IV, duc de Bourgogne, et Pierre, comte de Bretagne.

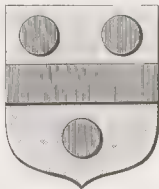
On lui donne pour épouse Jeanne de Larochetesson et pour fils :

Jean, premier du nom, sire d'Harcourt, dit le *Preud'homme*, qui suivit le roi saint Louis à son premier voyage d'outre-mer, l'an 1248; et fonda, en 1257, le prieuré de Notre-Dame du Parc, de l'ordre des chanoines réguliers de saint Augustin, près son château d'Harcourt.

On a remarqué qu'à l'âge de 71 ans, il fut encore assez vigoureux pour accompagner le roi à sa

croisade de 1270, et résister à toutes les fatigues de cette désastreuse expédition, car sa mort n'arriva que longtemps après.

Il avait épousé Alix de Beaumont, fille de Jean de Beaumont, chevalier et chambellan du roi.



D'or à trois tourteaux de gueules brisé d'une fasce de même.

Ce blason ne figure dans aucun armorial. Nous savons seulement qu'au XIII^e siècle deux illustres maisons portaient *d'or à trois tourteaux de gueules*. Toutes deux avaient de nombreux titres pour figurer sur la cassette royale.

Sur le côté face de ce précieux souvenir, nous avons déjà vu les armes de Courtenay, le bouteiller de France (*d'or à trois tourteaux de gueules, brisé d'un lambel à cinq pendants d'azur*). — Plusieurs cadets de cette famille sont cités par les chroniqueurs contemporains comme s'étant signalés aux expéditions d'outre-mer du règne de saint Louis.

La maison de Boulogne, qui s'allia aux rois de France et donna un roi à l'Angleterre, n'avait pas moins de renom. Le célèbre Godefroy de Bouillon était l'un de ses glorieux ancêtres. Il fut accompagné à la croisade par son frère Eustache, comte de Boulogne, qui se distingua partout à ses côtés, faisant craindre et respecter l'écu *d'or à trois tourteaux de gueules*.

DESCRIPTION

DES IMAGES SYMBOLIQUES

DE LA CASSETTE DE SAINT LOUIS

Outre les glorieux souvenirs que déroulait aux yeux de nos pères la décoration héraldique de la cassette royale, ce précieux meuble leur tenait encore un langage alors fort admiré de ces hommes d'imagination et de foi.

Les onze médaillons taillés d'épargne, émaillés d'azur, et les vingt-cinq médaillons en cuivre repoussé formaient ce texte symbolique que de récentes publications nous mettent à même d'interpréter à peu près certainement.

La plupart des sujets qu'ils représentent sont en effet ceux qu'expliquaient les bestiaires de l'époque dans le but de rappeler aux fidèles quelques vérités morales.

Sans tirer aucune conséquence de la signification que nous attribuons à toute cette *ymagination*¹, nous rappellerons ici que le dragon, le griffon et l'ibis personnifiaient ordinairement le diable et les instincts vicieux, tandis que le lion, l'aigle, la panthère et le cerf étaient presque toujours l'image des vertus chrétiennes.

PLANCHE I

La planche de perspective nous montre, sous toutes ses faces, l'énorme dragon aux griffes puissantes, aux yeux étincelants, aux ailes reluisantes des plus belles couleurs de l'émail, qui tient dans sa gueule le morillon de la serrure et semble en défendre l'entrée. Ce redoutable ennemi de l'homme figure souvent sur les coffrets ciselés du ^{xiii}e siècle conservés dans nos belles collections d'objets du moyen âge.

C'est encore lui que l'artiste a choisi pour orner la grande rosace qui garnit l'entrée de ladite serrure, et pour former les bizarres charnières de ce petit meuble.

On sait que les *romanciers* de l'époque plaçaient souvent les héroïnes et les trésors sous la garde de ce monstre fabuleux, et que généralement on le représentait avec des ailes, un corps long et reluisant comme or fin, et une queue de serpent.

PLANCHE II

Les médaillons de la face antérieure de gauche à droite nous offrent pour sujets :

I. Un homme vêtu d'une tunique saisissant au cou un dragon et lui tranchant la tête de son glaive.

¹ *Ymaginer* signifiait orner d'images, c'est-à-dire de figures sculptées, gravées ou émaillées.

Sur les bas-reliefs d'architecture religieuse contemporaine, c'est le symbole de la force chrétienne. L'homme avec la grâce devient capable des triomphes les plus difficiles.

II. Comme sur la rosace de la serrure, deux dragons adossés, les cols enlacés et les têtes contournées et affrontées.

III. Un personnage enfourchant un lion dont il saisit la queue d'une main, et de l'autre brise le crâne avec un poignard. — C'est ainsi qu'on figurait souvent le combat du jeune David.

IV. Un dragon aux ailes déployées, qui semble être mis en fuite par le seul regard d'une panthère. — Les bestiaires donnent à la panthère cette singulière propriété d'attirer à elle les autres animaux par la bonne odeur qu'elle exhale. Le dragon seul n'a pas plus tôt senti cette odeur qu'il s'enfonce dans la terre, et s'y cache sans oser en sortir. C'est l'image de satan qui, à la vue du Sauveur, s'est enfui au plus profond de l'enfer.

V. Deux léopards adossés, dont les têtes se contournent pour mordre une pomme de pin.

VI. Un dragon aux ailes ouvertes combattant une panthère. — Comme dans l'exemple du quatrième médaillon, celle-ci n'emploie d'autre moyen de défense que son haleine odorante.

VII. Deux dragons adossés enlaçant leurs queues, *résidence de leur force*.

VIII. Un jeune homme imberbe, jouant d'une espèce de violon rustique, monté de trois cordes, dont les ménétiers ont fait usage en France jusqu'au xvii^e siècle. Quelques auteurs ont soutenu que cet instrument, nommé *reber*, nous avait été apporté de la Terre Sainte par les paladins de la croisade¹.

PLANCHE III

I. Un dragon domptant un lion.

II. Deux dragons adossés, les cols enlacés et les têtes contournées et affrontées.

III. Un aigle et un lion adossés, dont les têtes contournées mordent une pomme de pin qui s'élève au centre de la rosace. — Ainsi que le lion, l'aigle, roi des oiseaux, a été l'objet des emblèmes les plus variés, et il a pris une place non moins brillante dans notre symbolique chrétienne. L'exemple que nous avons sous les yeux doit être une réminiscence du même sujet que l'on trouve souvent sculpté sur les chapiteaux du xii^e siècle, comme symbole des dispositions nécessaires pour être admis au banquet eucharistique.

IV. Un griffon vainqueur d'une panthère. — Le griffon, cette bête merveilleuse créée par le génie inventeur de l'antiquité, ce lion ailé à tête d'aigle, paraît fréquemment dans les sculptures du xi^e et du xii^e siècle, et figure dans les plus vieux manuscrits. Tantôt, comme dans une miniature du *British museum*, on nous le montre luttant avec un poulain qu'il enlève; tantôt, comme dans un texte picard de la bibliothèque de l'Arsenal, on nous le dépeint sortant de ses déserts, se précipitant sur un bœuf qu'il saisit et avec lequel il *s'enrevoie vers les déserts*. — C'est, nous dit l'auteur, le diable qui, saisit l'homme qui s'est laissé mourir en péché mortel et l'emporte dans les enfers².

V. Combat d'un lion et d'un dragon.

¹ Le *Rebab* ou *Semendsjé*, le *Marabba*, le *Lyra*, espèces de violons bâtarde qu'on trouve chez les Arabes, ont pu donner lieu à ces suppositions. Peut-être, au contraire, est-ce aux Européens que les Maures ont emprunté ces instruments.

² *L'Image du monde*, œuvre du xiii^e siècle, nous donne la description suivante du dragon :

Une beste ki s'ent sauvage,
Qui ent cors de lions volage
Qui bien emporte tout arme
L'Image du monde, fol. 101 v. 111-113

VI. Un chasseur portant sur ses épaules la dépouille d'un cerf. — C'est ordinairement un juste ou chasseur d'âmes offrant à Dieu les produits de sa chasse, qui symbolisent les hommes sauvés de l'erreur.

VII. Un homme armé d'un glaive aborde résolument un lion dont il s'apprête à trancher la tête.

VIII. Deux chiens lancés à la poursuite d'un cerf¹.

PLANCHE IV

I. Un lion couronné. — Personne n'ignore que le lion est un des quatre animaux qui, tout en figurant le Christ, servent aussi de symboles aux quatre évangélistes.

Il n'est pas une *beste* qui soit aussi souvent citée dans les saintes écritures; et comme il réunit, ainsi que l'a fait remarquer saint Augustin, des propriétés que nous admirons et d'autres qui excitent notre horreur, il est pris tantôt en bonne et tantôt en mauvaise part. — Le plus souvent ce roi des animaux représente Dieu, Jésus-Christ, les anges, les fidèles, les rois pieux, la force du peuple, etc.

II. Un dragon les ailes ouvertes, tournant le dos au lion couronné du médaillon précédent. C'est encore un symbole de puissance, mais d'un autre genre, car c'est le diable et satan que l'apocalypse appelle l'éternel séducteur du monde.

III. Une fleur de soleil, qui est aussi un emblème de royauté.

IV. Un aigle à deux têtes, les ailes déployées. — Peut-être par allusion à l'alérion ou aiglette des héraldistes. Cet oiseau, auquel on avait fait une généalogie et des mœurs, qui ne le cédaient à nul autre, figurait souvent un homme supérieur en *puissance* et en *richesse* à tous ceux de son siècle.

PLANCHE V

I. Une marguerite. — La marguerite était une des fleurs populaires au moyen âge, et qui est restée un emblème de l'amour. On lui attribuait des vertus médicinales et une certaine puissance magique. N'est-il pas assez naturel de supposer qu'elle est ici une touchante allusion à Marguerite de Provence, épouse du roi?

II. Deux aigles adossés tournant leurs têtes pour béqueter une pomme de pin.

III. Un dragon aux ailes ouvertes empiétant un autre dragon aux ailes fermées.

IV. Un griffon dont la tête d'aigle traditionnelle a été remplacée par une tête de dragon.

PLANCHE VI

Les onze émaux en taille d'épargne qui décorent cette face ont pour sujet :

I. Un personnage enfourchant un lion dont il brise la tête. C'est la personnification de la force chrétienne.

¹ Voir à la page suivante les observations à propos de médaillons analogues qui figurent sur la face postérieure, pl. VI.

II. Un homme à pied, sans autres armes que le glaive, attaque un griffon, l'un des plus redoutables animaux que mentionne l'histoire naturelle, même fabuleuse. Vainqueur de son redoutable adversaire, il s'apprête à lui trancher la tête. — C'est comme le pendant de la scène précédente; c'est l'homme rendu capable, s'il le veut, des triomphes les plus difficiles.

III. Un jeune homme imberbe jouant du rebec devant une jeune fille qui danse, tenant des espèces de cliquettes dans chaque main. — C'est le sujet du violeur et de la jongleresse, qu'on découvre au commencement du ^{xii}^e siècle sur les chapiteaux de Saint-Georges de Bocherville, et qui se retrouve au ^{xiii}^e siècle sur plusieurs bassins émaillés, entre autres sur celui que possède le cabinet des antiques à la Bibliothèque impériale, et qui, selon Albert Lenoir, aurait appartenu à la reine Blanche de Castille, à cause des tours qui sont répétées entre chaque sujet.

IV. Un guerrier armé de son glaive et de son bouclier aborde résolument un lion. — C'est la répétition du symbole de la vertu de force que nous avons déjà examiné.

V. Deux jeunes époux qui s'embrassent.

VI. Un roi, couronne en tête, sceptre en main, donne sa bénédiction à un jeune prince qui la reçoit les mains jointes et fléchissant le genou. — Le sujet de ce médaillon, que l'artiste a mis au centre de sa composition, par conséquent à la place d'honneur, me paraît digne de remarque. — N'est-ce pas encore un petit motif à l'appui de l'origine royale que nous attribuons à notre cassette!

VII. Un prince couronné, chevauchant sur son destrier, le faucon au poing.

VIII. Un ibis empiétant et béquetant un poisson mort. — Cet oiseau ne pouvant nager en pleine mer, n'ose aller chercher sa nourriture dans les eaux; debout sur le rivage, il attend sa proie, et mange les poissons pourris et les charognes que les flots jettent à ses pieds. — C'est, dans les bestiaires, l'image du pécheur qui néglige les viandes spirituelles pour les nourritures charnelles; tandis que le bon chrétien, régénéré dans les eaux du baptême, va puiser dans ces ondes limpides des aliments salutaires, c'est-à-dire les vertus qui sont la rançon de l'âme.

IX. Un chasseur tenant un chien en laisse.

X. Deux chevaliers ayant l'air de s'attaquer en combat singulier.

XI. Deux chiens lancés à la poursuite d'un cerf. — On peut supposer que cette scène de chasse, et les autres que nous avons citées, figurent ici, parce qu'il était tout naturel de choisir pour l'ornementation des sujets qui, rappelant les délassements favoris des seigneurs, devaient flatter et réjouir davantage les valeureux chevaliers, fidèles compagnons du voyage d'outre-mer. — C'est vraisemblable. — Cependant, comme sur tout ceci je ne donne que des notes, je remarquerai encore avec le P. Martin (si judicieux observateur) qu'on rencontre l'image des chasseurs sur des monuments d'orfèvrerie religieuse de la même époque, et qu'alors c'est un symbolisme, pris tantôt en bonne, tantôt en mauvaise part.

Pris en mauvaise part, le chasseur était le démon toujours ardent à nous tendre des embûches et à nous prendre dans ses filets.

Pris en bonne part, les chasseurs représentaient Jésus-Christ ou les apôtres, et les chiens de chasse symbolisaient les prédicateurs.

Les animaux poursuivis avaient aussi leur signification. Un seul figure dans les exemples que nous avons sous les yeux, c'est le cerf, image de l'un des plus grands obstacles qu'ait eus à vaincre la prédication apostolique, *l'orgueil philosophique*.

NOTES

— 11 —

QUELQUES OUVRAGES DU MESTIER DE BOISTIER

— — — — —

Pour le lecteur curieux de se rappeler les procédés employés par les artistes qui, au temps de saint Louis, étaient chargés de l'exécution des écrins, des châsses, des petits coffrets, destinés à servir de reliquaires et autres objets analogues nécessaires pour le service des autels, j'ai rassemblé quelques chapitres de l'*Essai sur divers arts* (*Diversarum artium schedula*) que nous a laissé le moine *Théophile*¹, le seul des écrivains de cette époque qui nous ait conduits au milieu des ateliers de son siècle, et nous ait transmis avec la conscience de l'humilité les observations qu'il avait recueillies *pour accroître la gloire du Dieu tout puissant, subvenir aux besoins et aider au progrès d'un grand nombre d'hommes*².

Au moyen âge, le coffrier fournissait : bahuts, coffres, malles, escassettes, bouges, layettes, etc., parce que le luxe nomade du roi, des seigneurs et de tout homme riche exigeait des enveloppes pour toutes choses³.

Certains de ces meubles, dès qu'on se fixait, devenaient des sièges, des tables, ou remplaçaient nos armoires. On en avait pour renfermer les lettres que l'on remettait aux messagers ; d'autres, pour contenir les reliques et les images de piété, pour serrer les sceaux et pour porter les *Romans* ; dans ceux-ci, on mettait les arbalètes du roi, et, dans ceux-là, *ses haïres et ses disciplines*. Les grands coffres en contenaient de plus petits, et ces coffrets faits d'or, d'argent, de bois précieux, de cuivre doré et émaillé, furent une part élégante du luxe du moyen âge.

Tout l'avoir précieux entraît si complètement dans ces coffres que les finances de l'État étaient synonymes de *coffres*, et cette manière de s'exprimer s'est conservée très-avant dans le XVIII^e siècle. Encore aujourd'hui le langage officiel dit : *la cassette royale*.

L'examen attentif que nous allons faire de chacune des parties dont se compose l'escrinet du Lis, nous fera connaître comment s'exécutaient alors la plupart de ces objets usuels.

¹ *Théophile*, *Diversarum artium schedula*. — Excellente édition publiée, texte et traduction, par M. le Comte de l'ESCALOPIER. — in-4°, Paris, 1863.

² Paroles de la préface de l'*Essai sur divers Arts*.

³ J'ai aussi consulté pour ces notes le travail si remarquable composé par M. de LABORDE sur les émaux, bijoux et objets divers exposés dans les galeries du musée du Louvre.

TRAVAIL DE LA BOÎTE.

En ouvrant la cassette, qui n'a plus l'enveloppe de soie ou de velours qui devait la garnir intérieurement, on est frappé du travail grossier en bois de hêtre qui constitue la carcasse de ce petit meuble.

Les côtés, d'un seul morceau chacun, ne sont réunis que par des clous enfoncés dans l'épaisseur des planches. En présence d'un ouvrage aussi simple, il est inutile d'indiquer ici les procédés minutieux recueillis par Théophile pour assembler les bois destinés à orner les tables d'autels, les portes ou les coffrets. Nous allons donc passer de suite aux opérations qui suivent lorsque les planches ont été définitivement aplanies « au moyen d'un fer courbe et tranchant à la partie intérieure, ayant deux manches, afin qu'il puisse être tiré à deux mains. »

PRÉPARATION POUR RECEVOIR LA PEINTURE.

ENVELOPPE DE PARCHEMIN.

La boîte étant dans cet état, on la couvre d'un cuir, non encore tanné, de cheval, d'âne, ou de bœuf; après avoir fait macérer ce cuir dans de l'eau, et en avoir raclé les poils, on en exprime l'excès d'eau, et, dans cet état d'humidité, on l'applique avec de la colle de fromage faite comme suit :

« Coupez très-menu du fromage de vache mou, lavez-le à l'eau chaude dans un mortier avec un pilon, jusqu'à ce que l'eau que vous y versez à plusieurs reprises en sorte pure; mettez ensuite ce fromage, comprimé à la main, dans de l'eau froide, et quand il se durcit broyez-le bien menu sur une table de bois unie avec un autre morceau de bois. Dans cet état, remettez-le dans le mortier pour l'y broyer soigneusement avec le pilon, après avoir ajouté de l'eau mêlée avec de la chaux vive, jusqu'à ce qu'il devienne épais comme du marc. »

ENDUIT DE BLANC.

Lorsque la peau de vélin ainsi appliquée sera bien sèche, prenez du plâtre brûlé comme de la chaux, ou de la craie avec laquelle on blanchit les peaux; broyez soigneusement sur une pierre avec de l'eau, mettez dans un vase de terre cuite, puis y versant de la colle de peau (faite avec les rognures de parchemin desséchées et de la rature de cornes de cerf), placez-la sur des charbons pour qu'elle devienne liquide; dans cet état, vous en donnerez avec le pinceau une couche très-légère au parchemin. Lorsqu'il sera sec, vous en donnerez une autre un peu plus épaisse, et une troisième au besoin. Quand il sera parfaitement sec, polissez en raclant avec un fer destiné à cet usage; prenez ensuite de l'herbe appelée *prêle*, qui croît en forme de jonc et est noueuse; elle doit avoir été cueillie en été et séchée au soleil. Vous en frotterez l'objet blanchi jusqu'à ce qu'il devienne parfaitement uni et brillant.

Ces opérations terminées, vous peindrez :

PEINTURE ET VERNIS.

Vous pourrez simplement donner trois couches de la couleur que vous aurez choisie, broyée, soit à l'huile, soit à la gomme, puis couvrir soigneusement ce travail avec de la colle de vernis. — Mais

il sera plus solide et plus beau de faire (comme sur la cassette de saint Louis) une peinture dite *transparente*, et appelée *auréola* chez quelques-uns. — Voici, toujours selon notre auteur, la manière de la composer : « Prenez une feuille d'étain parfaitement amincie, et soigneusement polie avec une dent de sanglier. Couvrez-en l'espace que vous vous proposez de peindre. Puis la feuille vernie, broyez très-soigneusement à l'huile de lin la couleur à poser; quand elle est bien fine, étendez-la avec un pinceau, et, dans cet état, laissez sécher. »

La colle de vernis dont on couvrait ordinairement la peinture, se faisait de la manière suivante :

« Mettez de l'huile de lin dans un petit pot neuf; ajoutez de la gomme arabique, broyée très-menu; après avoir placé sur des charbons, cuisez soigneusement, sans faire bouillir, jusqu'à réduction d'un tiers. — Toute peinture enduite de ce vernis devient éclatante, belle, et tout à fait durable. »

DES MÉDAILLONS EN CUIVRE ROUGE DORÉ

DONT LES SUJETS SONT EN RELIEF.

Le moyen âge a produit avec le travail de repoussé ses chefs-d'œuvre les plus remarquables, c'était la sculpture en métal; c'est-à-dire les idées de l'artiste mises en relief à coup de marteau dans une plaque de métal posée sur une matière plastique.

Ce procédé mis en pratique pour l'exécution des reliquaires, châsses, coffrets, bijoux, etc. avait sur la fonte l'avantage d'employer le moins de métal possible, et permettait aussi d'exécuter avec soin une œuvre qui devait être unique.

Il y avait alors deux manières de faire ce travail de repoussé. Si l'on voulait avoir un relief beau, fin, délicat, on s'y prenait, dit Théophile, au moyen *du travail qui s'imprime aux sceaux*. — *De opere quod sigillis imprimitur.*

Sur des plaques de fer, épaisses d'environ un doigt, on gravait, à l'imitation des sceaux, les sujets que l'on voulait reproduire, puis on présentait sur ces fers bien assujétis des feuilles de cuivre amincies, nettoyées, dorées, polies; on plaçait dessus des morceaux de plomb, et on frappait alors avec un marteau de façon que le plomb imprimât le cuivre dans tous les traits de la gravure.

Les médaillons de notre cassette sont, je pense, un spécimen du second procédé, c'est-à-dire un travail au repoussé gravé *De opere ductili quod sculptitur.*

Voici, selon Théophile, comment on opérât :

« Battez une feuille de cuivre d'autant de largeur et de longueur que vous voudrez, épaisse à pouvoir à peine se plier et bien uniformément en tous les endroits, exempte de toute gerçure et tache; tracez-y l'image qui vous conviendra, battez à la place de la tête une cavité avec un marteau moyen arrondi, puis, retournant la feuille, vous battrez à l'endroit autour de la tête avec un marteau plus léger, bien poli; vous recuirez sur la braise. Ayant laissé refroidir naturellement, vous ferez par toute l'image semblablement à cette première opération, étendant toujours des deux côtés avec soin et recuisant souvent. Préparez alors des outils pour continuer le travail de repoussé avec plus de détails, puis ayant assis devant vous un enfant exercé à cet art, tenez de la main gauche la feuille, de la droite les poinçons, tandis que l'enfant frappe dessus avec un marteau moyen; vous dessinerez ainsi les yeux, les narines, les cheveux, les doigts des mains, les articulations des pieds, tous les traits des vêtements dans la partie supérieure, de manière à les faire paraître intérieurement, ou vous frapperez aussi avec les mêmes instruments, afin que les traits s'élèvent à l'extérieur. Quand vous aurez

fait assez longtemps pour achever la forme avec des outils à creuser et à racler, vous fouillerez autour des yeux, de la bouche, des narines, du menton, des oreilles, vous dessinerez les cheveux, tous les traits délicats des vêtements, les ongles, etc. Cela fait, vous percerez les *champs* avec des ciseaux à cet usage, sur lesquels on frappe au marteau. Lorsque les champs auront été perforés de cette façon, au moyen de petites limes, vous les égaliserez partout jusqu'aux traits des personnages et des animaux. — Il y a encore sur les médaillons de la cassette un travail, dit travail de points, que l'on exécutait de la sorte :

• Faites d'acier un instrument long de la mesure du doigt, effilé à un bout, plus gros à l'autre. Après l'avoir à la partie plus fine également limé, avec un poinçon très-fin et un petit marteau, ouvrez au milieu un petit trou autour duquel vous limerez attentivement, jusqu'à ce que le bord en devienne également aigu à l'entour, de façon que partout où il est frappé apparaisse un très-petit cercle. Ce *poinçon*, chauffé à peine au blanc, sera trempé dans l'eau. — Tenez-le de la main gauche, et de la droite prenez un petit marteau; devant vous faites asseoir un enfant qui tienne votre ouvrage sur une enclume et l'applique dans les endroits où vous devez exécuter ce travail.

• Alors frappant doucement sur le poinçon avec le petit marteau, remplissez les parties que vous voulez de petits cercles le plus près que vous pourrez les joindre l'un à l'autre. •

MÉDAILLONS TAILLÉS D'ÉPARGNE, ÉMAILLÉS D'AZUR.

L'émail est une matière vitrifiée et plus ou moins opaque que l'on obtient au moyen d'un mélange de sable siliceux, d'oxyde de plomb et d'alcalis. Ce mélange, qui varie dans ses proportions selon le métal auquel il s'applique, est incolore; on le broie, puis on y ajoute des oxydes métalliques réduits eux-mêmes en poudre, qui déterminent la coloration de l'émail en blanc, bleu, rouge, suivant qu'on a employé l'oxyde d'étain, l'oxyde de cobalt ou l'or.

Le procédé le plus ancien pour appliquer l'émail à tous les objets, à tous les ustensiles en métal, dont on voulait rehausser la valeur par ce genre d'ornement, tel que crosses, candélabres, écrins et bijoux, est celui dont on désigne assez habituellement de nos jours les produits sous le titre d'*émaux incrustés*, *champlevés*, etc. — Il a été pratiqué pendant tout le moyen âge, et l'on disait des objets ainsi décorés qu'ils étaient *émaillés en Taille d'Épargne*.

Pour exécuter d'après ce procédé, l'un des médaillons de la cassette, on a choisi un morceau de cuivre d'épaisseur uniforme, puis on a parfaitement uni l'une de ses faces sur laquelle on a tracé le dessin du sujet qui devait être réservé dans le métal. Prenant alors burin, ciselet, échoppes, on a pratiqué autour de la silhouette des personnages les enfoncements destinés à recevoir l'émail.

Après avoir bien terminé les contours et nettoyé avec soin, on a rempli toutes les cases avec de la pâte d'émail. Et la pièce ainsi préparée, on l'a placée sur une feuille de tôle que l'on a introduite dans un fourneau à moufle fait en argile réfractaire. A la haute température de ce foyer l'émail a fondu, s'est affaissé au niveau des tailles d'épargne, et s'est uni à la planche de cuivre de manière à ne plus former qu'une surface plane dans laquelle brille la dorure du métal réservé.

CLOUS.

Les ceintures, les harnais, les malles, les coffrets, étaient presque toujours ferrés de clous, dont les têtes en auricalque ou en cuivre, dorées, argentées, gravées ou ciselées, encadraient richement

l'ornementation de ces objets. — Les clous de la cassette sont faits de deux parties. La tête a été repoussée dans une feuille de cuivre, puis soudée intérieurement à l'étain avec la queue faite d'un fil également de cuivre rouge.

La tête étant dorée, et la dernière couche de peinture parfaitement séchée, on a percé avec une alène la place des clous, puis on les a posés dans ces trous, et on les a enfoncés avec un léger marteau.

CABOCHONS.

Cabochon, en terme de joaillerie, se dit de toutes les pierres qu'on polit en relief arrondi et sans les tailler.

C'est ainsi que le moyen âge employait la plupart de ses pierreries. Ce polissage s'exécutait d'abord sur une pierre soigneusement unie avec de l'eau, ensuite sur une pierre dure et polie, puis sur une tablette de plomb couverte d'une pâte faite d'un mélange de salive et de poudre de porcelaine réduite en poussière impalpable; et, enfin, sur un cuir de bouc attaché à une table de bois et enduit de la même manière que le plomb.

On opérât jusqu'à ce que le cabochon brillât tout à fait, en sorte que si une moitié en était humide et l'autre sèche, personne ne pût distinguer le côté sec du côté mouillé.

Les quatre cabochons fixés sur les angles du couvercle de la cassette du Lis sont en cristal de roche (appelé alors *rohâl*), enchâssés dans des chatons de cuivre doré, émaillé. Chacun d'eux est posé sur une feuille d'étain couverte d'une couche de peinture pourpre translucide, destinée à donner à la pierre un éclatant reflet rosé.

DORURE

La véritable méthode de dorer le cuivre consiste dans l'emploi du vif-argent, dit Pline au ch. XXXIII de son hist. nat. — « A cet effet, on dégraisse et nettoie d'abord parfaitement le cuivre, en le chauffant et en le plongeant dans un mélange de sel, de vinaigre et d'alun.

• On lui applique ensuite les feuilles d'or amalgamées avec du vif-argent et mêlées de poudre de pierre de ponce et d'alun. »

Cette méthode est celle que pendant une longue suite de siècles on a employée avec le plus de succès.

Le moine Théophile nous l'a aussi transmise avec beaucoup de détails. Dans son livre, il indique la manière de mêler l'or au vif-argent, de confectionner les outils et pinceaux qui doivent servir à l'application de la dorure; puis il dit les soins minutieux qu'il faut apporter au nettoyage des objets en cuivre, donne quelques conseils pour amoindrir les funestes effets des dangereuses exhalaisons du mercure, et décrit enfin à peu près comme suit l'opération de la dorure.

L'ouvrier trempe dans une dissolution de mercure une petite toile de lin pliée, la passe sur la pièce à dorer placée dans une écuelle en bois. Il prend ensuite, avec l'extrémité humectée d'un pinceau, fait avec des soies de porc, un peu d'amalgame d'or qu'il applique soigneusement partout; alors, à l'aide de tenailles longues et fines, enveloppées de deux petits linges à la partie antérieure, il lève la pièce, l'expose petit à petit à l'action d'un feu de charbon de bois, jusqu'à ce qu'elle soit assez chaude pour volatiliser le mercure; puis il étend avec les soies jusqu'à ce que l'or adhère partout et soit bien uniformément réparti.

L'épaisseur de cette première dorure n'étant pas suffisante, on lave la pièce et on lui applique semblablement une nouvelle couche de l'amalgame; on fait de même une troisième fois.

C'est pendant la volatilisation du vif-argent que l'ouvrier corrige les endroits défectueux. Quand la pièce est terminée, ce que juge facilement un bon coup d'œil pratique, elle est lavée puis frottée de nouveau avec les soies, et enfin polie avec soin.

Cette dernière opération s'appelait le brunissage. Elle s'exécutait au moyen de petits pinceaux faits avec des fils fins de laiton dont une extrémité était solidement emmanchée, tandis que l'autre était soigneusement limée et polie.

NOTES

SUR L'ABBAYE ROYALE DE NOTRE DAME DU LIS



L'ABBAYE DE NOTRE DAME LA ROYALE DU LIS

Portait mi parti au premier d'azur à cinq fleurs de lis d'or posées en sautoir, et au deuxième de gueules à deux tours d'or l'une sur l'autre¹.

Au moyen âge, époque de ferveur où la foi se traduisait en fondations pieuses, ç'a été une coutume universelle des rois, des princes ou des grands du monde, de faire élever de leur épargne des sanctuaires particuliers, des oratoires, des chapelles qu'ils enrichissaient avec magnificence. L'abbaye royale de Notre-Dame-du-Lis est un de ces édifices sacrés. Elle fut fondée en 1244 sur le territoire de Dammarie, par le concours de la reine Blanche de Castille et de saint Louis².

Les archives de la Préfecture de Seine-et-Marne possèdent une charte octroyée par le pieux monarque en 1248, au moment de son départ pour la Terre Sainte, par laquelle il confirme la fondation de ce monastère et assigne de grandes rentes « aux blanches nonains qui serviront en icelui perpétuellement à « jamais le créateur de toutes choses pour le salut de son âme et des âmes de défunt d'heureuse mémoire « Loys, autrefois roi de France et de sa très-chère dame et mère Blanche, reine illustrée de France et « encore de tous ses prédécesseurs. »

Jamais un tel acte ne fut fait avec plus de foi, et c'est chose singulièrement édifiante que d'entendre ce chrétien plein de ferveur ajouter dans cette même charte dressée par son ordre : « Qu'il a pour but de « s'attirer la protection de Dieu dans le nombre infini de périls dont cette malheureuse vie est entourée, « et qu'il est fortement persuadé qu'un puissant moyen pour ne pas périr comme des impies, c'est d'aimer « avec le prophète le lieu où réside la gloire du Seigneur. »

Ainsi établie par la munificence royale, la communauté du Lis fut mise en possession « du lieu avec le

¹ Bibliothèque impériale M^{ss}, registre coté *Généralité de Paris*, t. IV, folio 522.

² Dans les chartes, on trouve l'abbaye désignée sous les noms de *Damenorie*, *Sainte Marie du Lis*, *le Lis de Sainte Marie*, *Sainte Marie royale du Lis*, *Monastère du Lis*, *Abbaye royale du Lis*, et *Sainte Marie royale près de Melun*.

- fonds où étaient assis le monastère, le dortoir, le réfectoire, les celliers et autres édifices contenus dans l'enclos. - Elle reçut en même temps dix muids de méteil, trente muids d'avoine, cinq muids de froment à prendre perpétuellement chaque année à la fête de la Toussaint sur le douaire de la reine Blanche à Melun.

Les innombrables devoirs imposés au chef des armées chrétiennes, n'empêchèrent jamais saint Louis de se préoccuper des intérêts de son peuple, même au milieu des grands désastres qu'il eut à traverser. Il sut toujours réserver du temps pour les actes de justice et de charité qu'il envoyait dans ses États, appuyer le droit du plus faible, et soulager le malheureux. C'est ainsi qu'au mois de septembre 1252, par une lettre datée du camp devant Joppé, il donnait aux Dames de Sainte-Marie cent arpents de bois à prendre dans la forêt de Bière (*Fontainebleau*), et leur concédait, dans la même forêt, le pacage de la glandée pour trois cents porcs, franchise de tous les droits de péage, pontage, etc.¹

La même année, la reine mère accorda encore à ses chères religieuses le droit de prendre annuellement quinze muids de blé sur le moulin Pinguet à Melun, et 50 livres parisis sur la prévôté d'Étampes. C'est le dernier bienfait que Blanche put leur octroyer; car peu de mois après, le 20 novembre 1252, étant à son château de Melun, elle fut atteinte d'un mal mortel; elle se fit alors transporter à Paris, et sentant que sa fin était proche, elle voulut recevoir des mains de l'abbesse de Maubuisson l'habit monastique de Cîteaux. Ainsi consacrée au service de Dieu, elle expira le 1^{er} décembre 1252, laissant toute la France profondément affligée de cette irréparable perte.

Les restes mortels de la mère de saint Louis furent ensevelis avec un cérémonial digne de la circonstance.

On la revêtit des ornements royaux, sur ses habits de religieuse, avec une couronne d'or sur son voile; et les plus grands seigneurs du royaume l'ayant ainsi portée par Paris dans une chaise fort riche, on la conduisit à Maubuisson qu'elle avait choisi pour sa sépulture. Le corps fut descendu dans un caveau, au milieu du chœur des religieuses; mais, suivant le vœu de son testament, le cœur fut transporté au Lis le 13 mars de l'année suivante, par l'abbesse Alix, comtesse de Vienne, veuve de Jean de Dreux, comte de Macon, et qui par sa vertu avait mérité cette dernière marque d'affection.

Saint Louis, en traçant ses dernières volontés, n'oublia pas le lieu où la partie la plus noble du corps de sa mère avait été déposée; en effet, son testament daté de 1269, contient un legs de 300 livres de rente perpétuelle au profit du couvent du Lis.

Les descendants de l'illustre croisé continuèrent à la royale abbaye l'intérêt dont elle avait reçu tant de preuves de ses fondateurs. Ils lui confirmèrent ses privilèges et l'enrichirent magnifiquement. Aussi ce monastère fut-il bientôt placé au rang des premiers de l'ordre de Cîteaux.

Philippe le Bel, le petit-fils de saint Louis, est un de ceux parmi ses successeurs qui lui témoignèrent le plus de vénération. C'est sous son règne en 1297, que fut terminée l'enquête relative à la canonisation commencée dès 1282.

Il fit alors proclamer avec une pompe extraordinaire, la bulle du pape Boniface VIII qui plaçait son glorieux aïeul dans le catalogue des saints.

Aussitôt que cet acte fut publié, on érigea des églises en l'honneur du nouvel élu, on lui consacra des chapelles, on lui fit construire des autels, et l'empressement fut universel pour avoir de ses reliques ou quelque chose qui lui eût servi; partout on voulait encore en obtenir du secours par des miracles.

¹ En 1253, sous le règne de Henry II, la plupart de ces dons et concessions furent échangés contre une rente de 753 liv. 2 s. 6 d., à prendre sur la recette de Melun, rachetable de la somme de 15,362 liv. 10 s. tournois. Arch. du royaume, Mém. de la Chambre des comptes, reg. R. n., folio 139.

C'est ici le cas de citer un document relatif à l'histoire de l'abbaye du Lis : je l'emprunte au procès verbal de l'enquête des miracles qui nous a été conservé par le confesseur de la reine Marguerite.

On lit dans ce procès verbal : *ce miracle dit comment une sœur converse de l'abbé du Lis fut guérie d'une goutte flegme que elle avait desous l'œil par les mérites monseigneur saint Loys.*

L'an de l'incarnation 1255, sœur Clémence de Sens, converse de l'abbaye du Lis près Melun, de l'ordre de Cîteaux et du diocèse de Sens, fut atteinte d'une maladie dite *fistule acrymale* et appelée alors *goutte flegme*. Tous les secours de la médecine avaient été inutiles pour guérir cette affreuse affection ; Pierre de La Brosse, lui-même, chirurgien de monseigneur saint Louis, avait déclaré que c'était une maladie incurable par nature et par les secrets de l'art.

Ce voyant, la bonne sœur pria l'abbesse du lieu, de l'envoyer à Saint-Denis au tombeau du *benoict saint Loys*, affirmant que ce pèlerinage devait la guérir, car elle avait entendu une voix qui lui avait adressé ces paroles :

Se tu ne vas à Saint-Denis au tombel du roy saint Loys, tu ne seras ja guérie.

Cette prière ne lui ayant pas d'abord été accordée, et la maladie augmentant toujours, ladite Clémence pria la sœur qui servait l'abbesse de lui confier un *escriinet* (petit écrin) là où les haïres et les disciplines du benoict saint Loys étaient *secrètement* gardées, et quand elle eut ces choses elle les tint avec foi pendant plusieurs jours. Elle les avait encore, lorsqu'une nuit que ledit *escriinet* était près de sa tête, la même voix qu'elle avait déjà entendue lui parla ainsi :

« Je te dis au nom de notre Seigneur Dieu et du roi saint Louis, que tu aïles à Saint-Denis, si tu veux être guérie de tes yeux ; ou, si tu n'y vas, tu les perdras. »

Dès lors elle renouvela sa prière, et pressa tant l'abbesse du Lis, que celle-ci consentit à l'envoyer accompagnée de la sœur Ermengart au tombeau de Saint-Denis.

Arrivée en la célèbre abbaye, elle resta quelque temps auprès des reliques vénérées, puis elle pria le moine qui était là, debout, de lui découvrir le tombeau du saint. Le moine le lui montra tout à découvert. Alors elle le regarda et le toucha avec une profonde dévotion, et ses vœux furent exaucés, car avant que d'être sortie de l'église, elle se sentit soulagée ; et depuis ce temps elle fut tout à fait guérie, ainsi que l'ont constaté ceux qui furent chargés de l'enquête de ce miracle devant qui la sœur déposa.

Les témoins interrogés sur ce miracle, répondirent : « qu'ils croyaient que ladite Clémence fut guérie de sa maladie (*qu'elle avait depuis plus de vingt ans*) par les mérites du benoict saint Louis qu'ils croyaient véritablement saint. Et, ajoute l'auteur : « est à savoir que en ladite abbaye du Lis, sont les haïres que saint Louis portait de son vivant, l'une faite en manière de garde-cors¹ longue jusque dessous la ceinture, et l'autre faite en manière de ceinture composée de trois ou quatre bandes liées entre elles et ayant chacune la largeur de trois doigts ou de quatre, et avec elles sont *unes chéainètes de fer* dont il se disciplinait. Mais la manière dont l'abbaye eut ces choses, n'est pas ici racontée. »

D'après la mention que nous avons lue dans l'inventaire de 1678, il est permis de penser que l'*escriinet* en question était notre cassette. La voilà donc encore retrouvée, et dans quel lieu ! — *secrètement gardée* par l'abbesse du Lis, au temps même de Philippe le Bel. Qui nous donne cette preuve ? — C'est un document contemporain, c'est un manuscrit composé par l'ordre de Blanche fille de saint Louis, et dont la rédaction a été confiée au pieux serviteur de Dieu, qui fut dix-huit ans confesseur de la reine Marguerite. Il avait en écrivant les pièces originales de l'enquête pour la canonisation, sous les yeux, ainsi qu'il le dit dans sa préface ; et (vers 1310) il ignorait la manière dont l'abbaye avait été mise en possession de ces choses.

¹ En façon de camisole.

Comment nous-mêmes, à six cents ans bientôt de distance, oserions-nous chercher à savoir justement en quelle circonstance Philippe le Bel a fait ces dons aux religieuses de Dammarie! Tout ce que nous pouvons dire avec certitude, c'est que le don fut fait en deux fois. D'abord les haïres et la cassette furent confiées à la garde du couvent par Philippe le Bel, peut-être même avant qu'il montât sur le trône; ensuite les reliques furent octroyées par le même roi, aussitôt qu'il fut permis d'en distribuer aux églises.

Le lecteur ne sera sans doute pas fâché de lire ici une autre curieuse note relative à l'histoire du Lis. C'est la preuve d'un usage qui s'observait encore du temps de Philippe de Valois et même de Louis XI.

Lorsque le roi faisait ses pâques ailleurs qu'en son palais, il avait l'insigne privilège d'y faire apporter les reliques de la Sainte-Chapelle, accompagnées par un cortège de membres de la basoche de Paris; et c'était toujours une occasion de doter de quelque nouveau bienfait la communauté qui avait eu l'honneur de la cérémonie. — Voici *in extenso* la cédule qui prouve que cette fête religieuse eut lieu à l'abbaye du Lis en 1348.

« Sachent tous que je Denis le Grant, premier chapelain du roi cognais avoir reçu xxviii liv. paris pour venir de Barbeel sur Seyne à Paris, pour quérir les saintes reliques de la Sainte-Chapelle du Palais, pour les conduire et mener à l'abbaye du Lys, où le roy nostre dit seigneur sera à cette sainte procession feste de Pasques pour les ramener et conduire ariez du Lys à Paris, pour moi retourner au lieu où le roy nostre dit seigneur sera, pour payer les 18 écoliers qui y ont accoustumé à venir, cy, xxviii liv. »

L'abbaye royale de Notre-Dame-du-Lis a toujours été l'une des plus riches en reliques. Elles étaient exposées dans une chapelle qui leur était spécialement réservée.

L'inventaire de 1678 nous apprend qu'outre les reliques de saint Louis données par Philippe le Bel, on voyait encore dans cette chapelle : « Un ange où sont les armes de France, qui tient un cœur d'or où est la pointe d'un des clous de notre Seigneur, et un peu de terre où découla son sang précieux.

« Un autre ange qui tient d'une main une croix d'or, pleine de la vraie croix dont une partie vient de la fondation; et de l'autre main, tient un reliquaire d'or où est un morceau d'éponge présenté à nostre Seigneur.

« Un reliquaire de vermeil doré fait en forme de croix, où il y a de la ceinture de la sainte Vierge, et plusieurs petits morceaux des saints apostres et deux petits *baris* où il y a une relique de sainte Anne, que la reine mère Anne d'Autriche a donnée. »

Le même inventaire mentionne aussi une longue liste de reliques avec certificats à l'appui de l'authenticité, et dans laquelle nous remarquons les noms : de sainte Ursule, de saint Siméon le Juste, des martyrs compagnons de saint Denis, de saint Savinien, de saint Potentien, de saint Ebbon, archevêque de Sens, Altius, martyr, premier évêque d'Orléans, de Victorin et Perotin martyrs, de saint Théodochilde, fille de Clovis, de saint Antoine de Padoue, saint Séverin, saint Martin, saint Zénon, de sainte Prisce, sainte Venture, sainte Marthe et sainte Apolline.

En 1268, le Lis comptait cent vingt religieuses gouvernées par l'abbesse Isabelle de Brabant; au moment du décret d'abolition il n'en renfermait plus que quinze, sous la direction de madame Gabrielle de Foissy.

Ce n'est pas mon sujet d'examiner à quelles causes il faut attribuer cette différence dans le nombre des sœurs. Ces causes sont nombreuses et seront intéressantes à discuter pour celui qui écrira l'histoire du monastère. — Je note seulement un fait positif, c'est que les revenus avaient considérablement diminué, et que dès le commencement du xviii^e siècle, la communauté fatalement atteinte plusieurs années de suite par le manque des récoltes, par une épidémie sur les bestiaux et par plusieurs incendies,

avait été sur le point de se disperser et avait dû pour se soutenir, avoir recours à la charité publique.

— Voici d'après les Bénédictins de Saint-Maur, une liste des abbesses du Lis dans laquelle figurent les plus anciennes et les plus illustres familles de France.

Alix, comtesse de Vienne, veuve de Jean de Dreux, comte de Macon, 1261². — Mathilde I^{re}, 1265. — Isabelle de Brabant, 1275. — Abra ou Aales, 1286. — Adam, fille du comte de Melun, 1300. — Agnès I^{re}, de Melun, sa nièce, 1315. — Béatrix d'Assailly, 1341. — Marguerite de Dreux, 1349. — Adeline d'Artois, 1364. — Émeline de Vaudelard, 1369. — Marie de Courtenay, 1375. — Richarde de Bousseville, 1379. — Marie de Clèves, 1380. — Jeanne d'Évreux, 1386. — Marguerite de Laval de Beaujeu, 1389. — Marie de Melun, 1400. — Agnès de Rouville, 1408. — Marie de Bragelongne, 1411. — Agnès de Languedon, 1459. — Anne de Languedon, 1475. — Françoise de Menou, 1505. — Marie de Menou, 1515. — Isabelle de Gretz, 1520. — Jeanne d'Auquoy, 1539. — Louise de Mailly, 1556. — Jacqueline Coeffond, 1560. — Barbe de Salm, 1586. — Anne Roger, dite de Gatinais, 1588. — Charlotte de Cluys, 1620. — Catherine Le Roy, 1624. — Marie-Marguerite de Latrémoille, 1638. Avec quatre religieuses de Port-Royal, elle entreprit de réformer quelques abus qui s'étaient introduits au Lis, modifia le costume des sœurs, et adopta pour le couvent le bréviaire romain. — Marie-Françoise Lécuyer de la Papautière, 1672, fit faire d'importantes restaurations aux bâtiments, dota la communauté de riches ornements, et fit exécuter dans l'église, des orgues, des stalles et quelques autres modifications du plus mauvais goût. — Claire-Cécile Colbert, 1678, fit construire un bâtiment. A la cessation de ses fonctions, elle fit dresser l'inventaire que nous avons souvent cité ; et dont l'original est à la Préfecture du département de Seine-et-Marne. — Mariane de la Meilleray, fille du duc Mazarin et d'Hortense Mancini, 1720, a signé ledit inventaire. — Françoise d'Aspremont, 1730. — Yolande Thérèse Céleste de Lohéac de Cuppado, 1739. — Antoinette de Scougeat, 1758. — Jeanne-Élisabeth Gabrielle de Foisy, 1790³.

Faute de pouvoir reproduire des croquis dans ces notes, je ne ferai pas une description de l'abbaye qui ne pourrait être que stérile comme toutes les descriptions écrites des monuments.

Du reste, le plan de ce monastère ne différerait pas de ceux adoptés pour les communautés de femmes dépendantes de l'ordre de Cîteaux. — Suivant l'usage presque général, l'église étant construite, le cloître placé sur un des côtés de la nef donnait entrée dans la salle du chapitre, le trésor et la sacristie, qui étaient bâtis dans le prolongement du transept et supportaient le dortoir. — Le long de la galerie du cloître opposée à celle qui longeait la nef, s'élevait le réfectoire, vaste pièce parfaitement aérée. En retour et venant joindre le porche de l'église, étaient placés à rez-de-chaussée les celliers, au-dessus les magasins de grains et de provisions diverses. La cuisine était isolée, possédant son officine, son entrée et sa cour particulières. Il y avait encore la bibliothèque, le pensionnat, le parloir, le logement des tourières, le logement de l'abbesse, l'apothicaire, l'infirmerie, l'aumônerie, le pavillon des hôtes et probablement une petite habitation réservée pour le roi saint Louis lorsqu'il se rendait au Lis avec sa mère. Car, à partir du XIII^e siècle, c'était une habitude, dans les abbayes fondées par les personnes royales, de réserver un logis pour elles. Mais ici ce logis devait être peu de chose, à cause des châteaux que la reine Blanche possédait dans les environs. — Autour des bâtiments du cloître et séparées par des cours ou des jardins, s'éle-

¹ M. Grévy, de la Société des Antiquaires, possède, dans son portefeuille, un exemplaire de la feuille qui fut à ce sujet imprimée et répandue dans le public.

² Ces dates sont généralement celles du décès ou de la cessation des fonctions.

³ On conserve des actes et quittances, signés par quelques-unes de ces abbesses, visés et scellés du grand sceau de l'abbaye. Les sceaux sont en cire verte : sur l'un, on voit une religieuse tenant en la main droite une croix, et en l'autre main un livre. Sur un autre, il y a une image de Notre Dame tenant son fils de la main droite et un lis de la main gauche. Les contre-sceaux portent les armes de l'abbesse qui signait l'acte.

vaient les dépendances composées d'une grange, un colombier, une porcherie, des écuries, des étables, une laiterie, un abreuvoir, des fours et un moulin alimenté par un gracieux cours d'eau.

En 1790, l'église du couvent du Lis restait seule, des édifices mentionnés dans la charte de saint Louis; les autres bâtiments avaient perdu toute espèce de caractère. Ils avaient été érigés ou réédifiés la plupart pendant le *xvii^e* siècle, aussi leur destruction doit-elle inspirer peu de regrets au point de vue de l'archéologie. Voici quelques curieux passages de l'inventaire du 2 août 1790, qui donneront une idée générale de la regrettable église et de la richesse de son trésor, au moment où fut signé le fatal décret d'abolition.

• L'église qui est, dit l'inventaire, un vaste et superbe édifice, est bâtie en pierre, couverte de tuiles, avec un clocher couvert de plomb, dans lequel il y a deux moyennes cloches. La nef et les collatéraux sont voûtés; au côté gauche de la grande porte, il y a un bénitier fait d'une pierre en forme de coquille, soutenue par une colonne de pierre avec son piédestal.

• Dans le collatéral du côté de l'épître, il y a une chapelle posée contre le mur, faite en boiserie, avec un tableau représentant Jésus-Christ portant sa croix.

• La chapelle Saint-Jean-Baptiste, au côté droit du grand escalier par lequel on monte au sanctuaire est ornée d'un tableau du saint, de pilastres, colonnes cannelées, corniches et ornements qui les surmontent, le tout en bois; elle renferme encore divers objets servant au culte, et un Christ en ivoire, sur bois peint en noir.

• Au côté gauche du grand escalier est la chapelle de la Compassion, ornée dans le même genre que la précédente.

• Vis-à-vis l'autel du Sacré-Cœur, un tableau de sainte Anne, avec son cadre attaché au mur.

• A l'entrée du sanctuaire, une grille de fer qui le ferme, dont les couronnements sont dorés, avec deux écussons aux deux côtés, dont l'un aux armes du cardinal de Luynes, l'autre aux armes d'une abbesse.

• Dans le fond est le maître-autel, d'une architecture majestueuse. Cet autel est orné de pilastres et colonnes cannelées, avec chapiteaux et entablements s'élevant jusqu'à la voûte, le tout en bois peint, façon de marbre. Sur les colonnes, deux anges adorateurs de grandeur naturelle; à côté des colonnes, deux statues en bois, dont l'une représente saint Louis fondateur de l'abbaye, l'autre saint Bernard; un grand et magnifique tableau représentant l'Assomption de la sainte Vierge, avec un cadre superbement doré; un grand et vaste tabernacle en bois doré; au dessus et dans le couronnement est un tableau représentant Dieu le père, avec un cadre doré. Deux petites châsses de bois argenté aux deux fenêtres du maître-autel¹.

• Le chœur, qui est dans une grande croisée à gauche du maître-autel, est boisé dans tout son contour à hauteur de dix pieds, avec stales hautes et basses; le siège abbatial au fond. Une grille fort simple ferme le chœur; au-dessus de cette grille est un grand et beau tableau représentant la sainte Vierge; au-dessus du siège abbatial, un tableau représentant Jésus-Christ en croix, de la grandeur du précédent; à côté de ceux-ci, deux autres plus petits.

• AVANT-CHŒUR. — Pièce boisée à la hauteur de huit pieds, avec deux escaliers conduisant aux tribunes et siège abbatial. Autel surmonté d'un tableau de saint Benoist.

• CHAPELLE DES RELIQUES. — Cette chapelle est placée à l'angle qui répond aux deux dortoirs, elle est boisée et peinte dans toute sa hauteur, ainsi que les plafonds, dont les peintures sont exquises. Les corniches et les moulures sont dorées; l'autel et les gradins sont en bois peint, comme le lambris. Le fond est divisé en différentes cases dans lesquelles les reliquaires sont placés; toutes

¹ Ce maître-autel est aujourd'hui celui de l'église de Dammarie.

les montures en sont dorées; dans le fond, un grand tableau représentant le Paradis, avec son cadre doré; la croix dont le massif est de bois et revêtu d'argent doré en filigrane, garnie de pierreries de différentes couleurs déclarées être fausses; deux petites châsses en cuivre doré; une autre plus petite, posée sur une base garnie de drap d'or; une châsse de bois d'ébène ornée de plaques d'argent doré; un reliquaire d'argent doré en forme d'ostensoir; un reliquaire de bois d'ébène et de bois de Sainte-Lucie, en forme de boîte, orné de petites plaques d'argent; un autre reliquaire en forme de chapelle de cuivre doré; un chef dont la boîte est en cuivre doré; un chef enfermé sous des glaces et soutenu par des pièces de cuivre doré; deux tableaux garnis en bois d'ébène; quatre petites châsses de bois doré; un tableau au milieu, avec cadre doré; seize petits reliquaires en bois doré; deux reliquaires d'argent, en forme de soleil, un autre de vermeil, en forme de fer à cheval; une petite statue formée d'une agate, posée sur une bande de cuivre doré; un reliquaire d'argent, en façon de tombeau; un reliquaire en bois, couvert de velours et dentelles d'or avec des glaces; une petite châsse en cuivre avec des verres; deux anges de vermeil, portant des reliques. A droite de l'autel, deux tableaux, dont un est de la plus grande beauté, avec leurs cadres dorés; à gauche, deux autres plus petits; cinq tableaux dans la petite nef, fermée par une grille de bois; six chandeliers de cuivre, dont quatre sont dorés; vingt chandeliers, tant grands que petits, de bois doré; un luth de cuivre doré, cinq petites nappes, dont le devant est garni d'un tapis d'étoffe de soie; un petit tapis sur l'autel.

* SACRISTIE EXTÉRIEURE ET INTÉRIEURE. ORNEMENTS. — Vingt-six chasubles, dont huit bordées de galons de soie, les autres d'étoffe de soie avec galons d'argent et d'or fins; seize tuniques; vingt-et-un voiles de calices; trente-trois bourses; deux voiles de taffetas cramoisi pour l'adoration de la croix; quatorze parements du maître-autel, dont un en fond de velours cramoisi, relevé en bosses d'or et d'argent, et présentant au milieu un Saint-Esprit en argent, le tout de relief. Un autre fond satin blanc qui se devine à peine sous les bosses d'or dont il est brocardé, lesdits brocards revêtus de pierres fines et présentant au milieu l'image de la sainte Vierge.

* ARGENTERIE ET VASES SACRÉS. — Une patène qui se pose sur la table de communion. Elle a été dorée; trois calices dont un doré; trois paires de burettes avec leurs bassins, et une timbale pour les ablutions; une coquille d'argent servant à faire l'eau bénite, un ciboire dans le tabernacle, un autre petit pour administrer le viatique; deux ostensoirs, dont l'un enrichi de diamants, formant un autel soutenu de deux anges et sortant d'un calice dont la coupe est d'or, sert à exposer le Saint-Sacrement; l'autre plus petit, est pour la chapelle du Saint-Sacrement, plus la boîte des saintes huiles, en argent, une croix processionnelle, une croix pour le maître-autel, le tout en argent.... *

Suit la mention de plusieurs meubles et ornements de peu d'importance.

De la belle fondation de saint Louis et de sa mère, il ne reste plus que l'impérissable souvenir. Dormitoire, réfectoire, celliers et autre édifices, tout a disparu. Tout, excepté quelques pierres de l'église formant aujourd'hui une ruine majestueuse où l'on peut encore admirer le dessin délicat et pur du ^{xiii}e siècle, et quelques-uns de ces ornements gracieux que les artistes d'alors savaient si bien imaginer.

Le sol du sanctuaire est recouvert de près de 2 mètres de décombres sur lesquels le marquis de Latour-Maubourg, pieux admirateur de tout ce qui se rattachait au souvenir historique et à la gloire de la vieille France, a fait élever une modeste pyramide sur laquelle le burin a gravé ces paroles :

A LA MÉMOIRE
DE BLANCHE DE CASTILLE, REINE DE FRANCE
MÈRE DE SAINT LOUIS
LE SOUVENIR DES VERTUS SURVIT AUX RÉVOLUTIONS DES SIÈCLES

NOTES SUR L'ABBAYE ROYALE DE NOTRE DAME DU LIS.

En lisant cette inscription, la pensée va chercher sous les débris révolutionnaires la place où la mère de saint Louis se prosternant, consumait en adoration toutes les heures qu'elle pouvait dérober à ses devoirs royaux. Alors soulevant cette dalle sur laquelle l'illustre reine s'est tant de fois agenouillée, l'imagination y découvre un cœur humain renfermé dans une boîte de métal dont le travail indique une époque aussi ancienne que l'édifice lui-même... C'est le noble cœur de cette pieuse Blanche de Castille qui a été déposé dans l'église du Lis, le 13 mars 1253 « en témoignage perpétuel de l'amour qu'elle avait toujours porté à cette abbaye. » Cette grande et triste pensée pourrait bien un jour se réaliser; il est permis de l'espérer, puisque ni la tradition du lieu, ni les documents n'indiquent que cet inappréciable trésor ait été détruit.

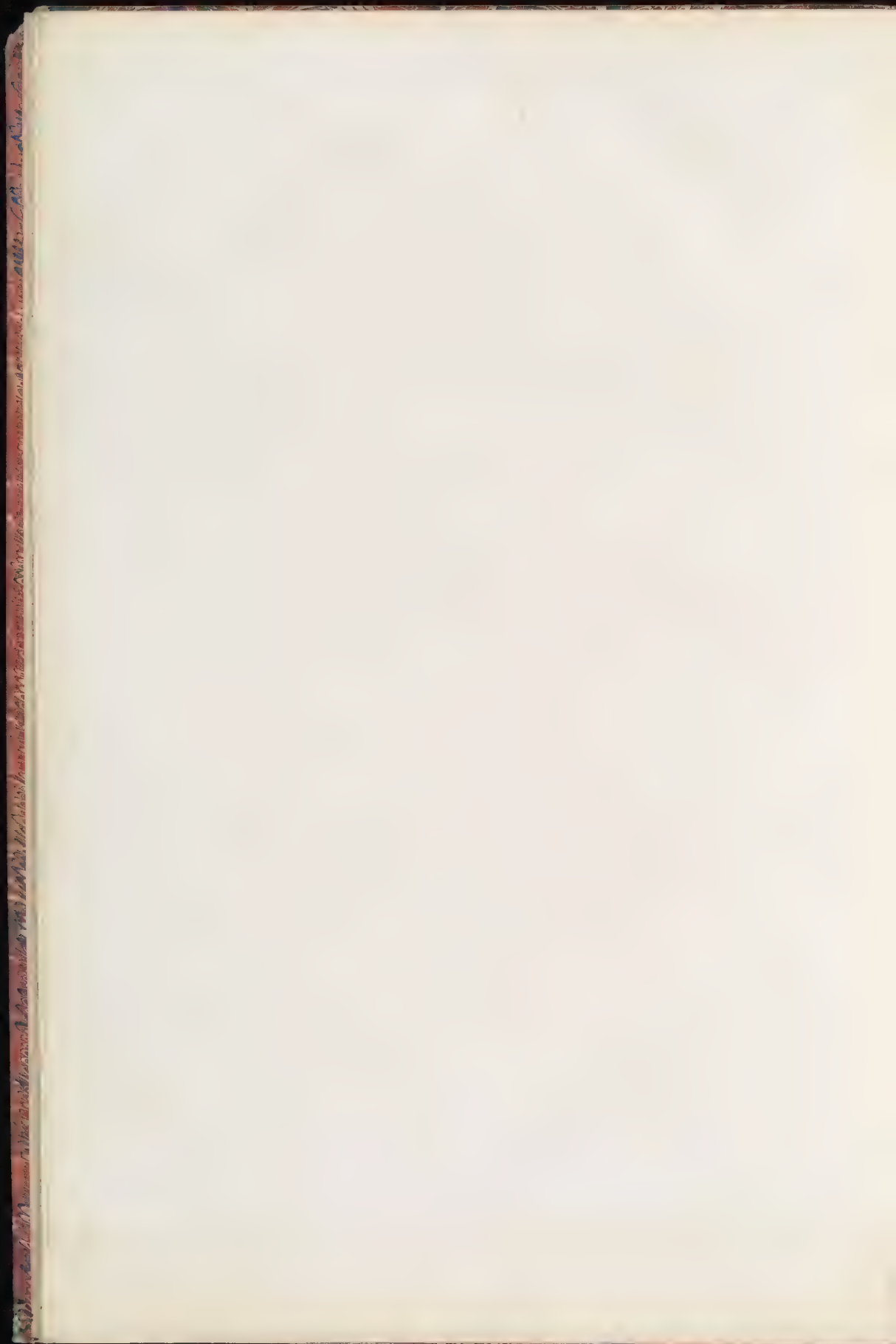
Il est donc probable qu'il est là, occupant la place d'honneur¹, et que non loin de lui, on retrouverait le corps de Jeanne de Flandre, celui d'Odon, comte de Bourgogne, celui d'Aline d'Artois, et peut-être bien d'autres encore; car on sait qu'au siècle de saint Louis et longtemps après, le pavé de nos églises, véritable ossuaire, objet de l'envie de tout ce qu'il y avait de religieux et de puissant, n'était composé que de dalles mortuaires, chargées d'inscriptions et d'effigies.

¹ Dom Martene, dans le *Trésor de l'abbaye de Lis*, dit : « L'abbaye du Lis reconnaît pour fondatrice la reine Blanche..... On y conserve, sous la dalle de cette princesse »

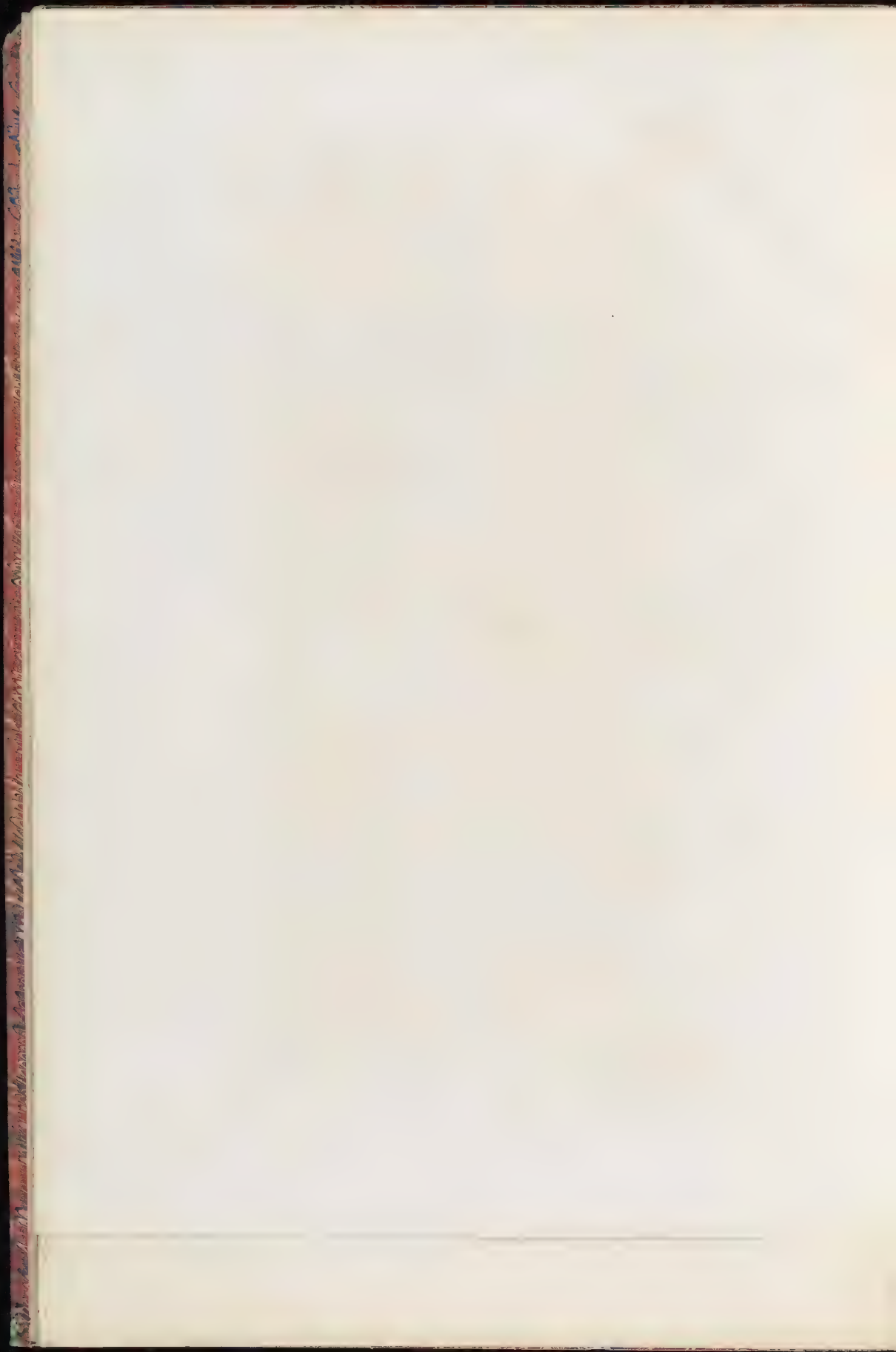
TABLE

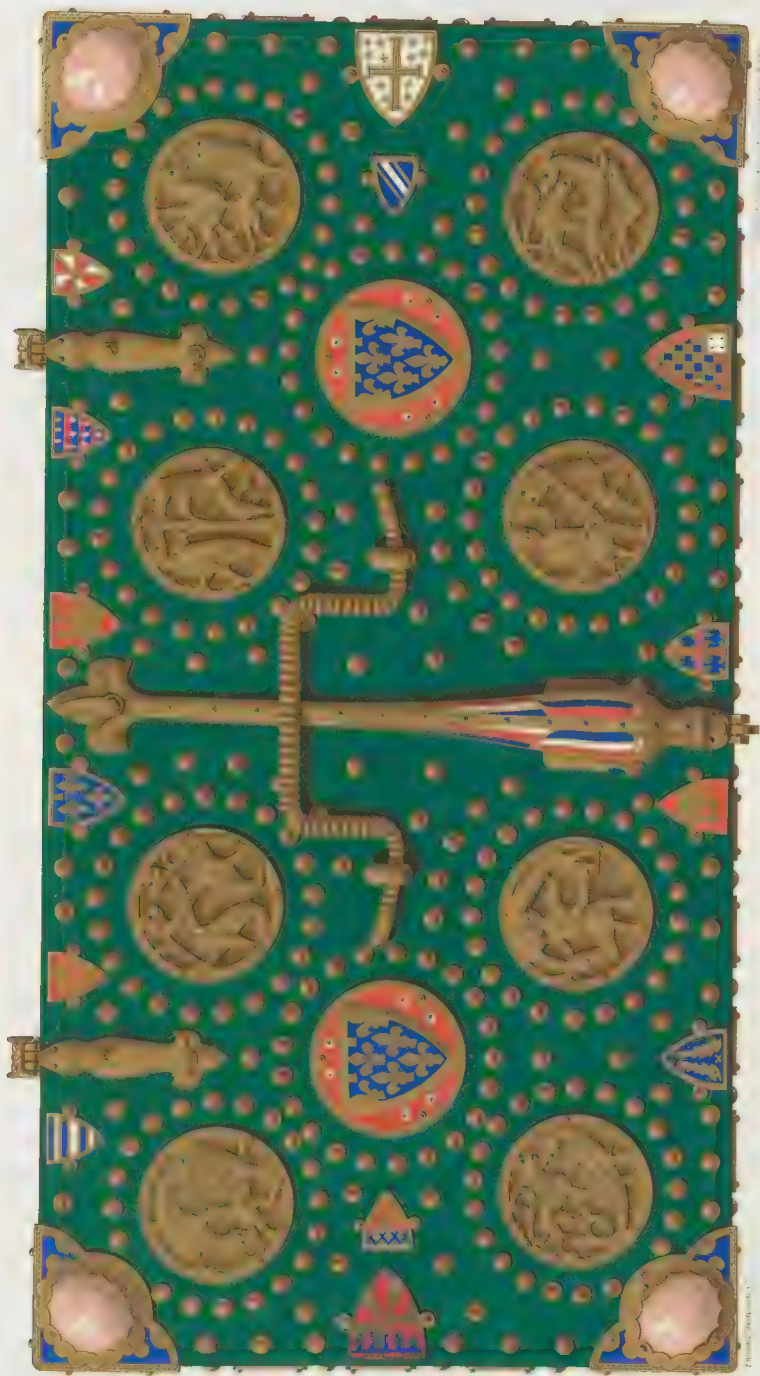
Avis au lecteur.....	Page V
Preuves à l'appui de l'authenticité de la Casette de saint Louis.....	4
Description générale de la Casette du Lis, voir la Pl. I.....	9
Description de la décoration héraldique. — Saint Louis.....	11
Blanche de Castille.....	14
Hugues IV, duc de Bourgogne.....	16
Robert de Courtenay.....	18
Amauri, comte de Montfort.....	20
Robert, III comte de Dreux.....	22
Pierre de Dreux, dit Mauleherc.....	23
Baudouin IX, comte de Flandres.....	24
Thibaut VI, comte de Champagne.....	26
Robert Malet, sire de Gravelle.....	27
Henri II, comte de Bar.....	29
Henri III, roi d'Angleterre.....	31
Mathieu II, de Montmorency.....	33
Royaume de Jérusalem.....	34
Thibaut, comte de Champagne.....	37
Barthélemy, sire de Roye.....	39
Guillaume de Beaumont.....	40
Jean de Beaumont.....	41
Raoul, sire de Coucy.....	43
Alphonse, comte de Toulouse.....	45
Philippe, comte de Dammartin.....	46
Richard d'Harcourt.....	47
D'or à trois tourteaux de gueules brisé d'une fasce de même.....	48
Description des images symboliques de la Casette de saint Louis.....	49
Notes sur quelques ouvrages du mestier de Boistier.....	53
Notes sur l'Abbaye royale de Notre Dame du Lis.....	59

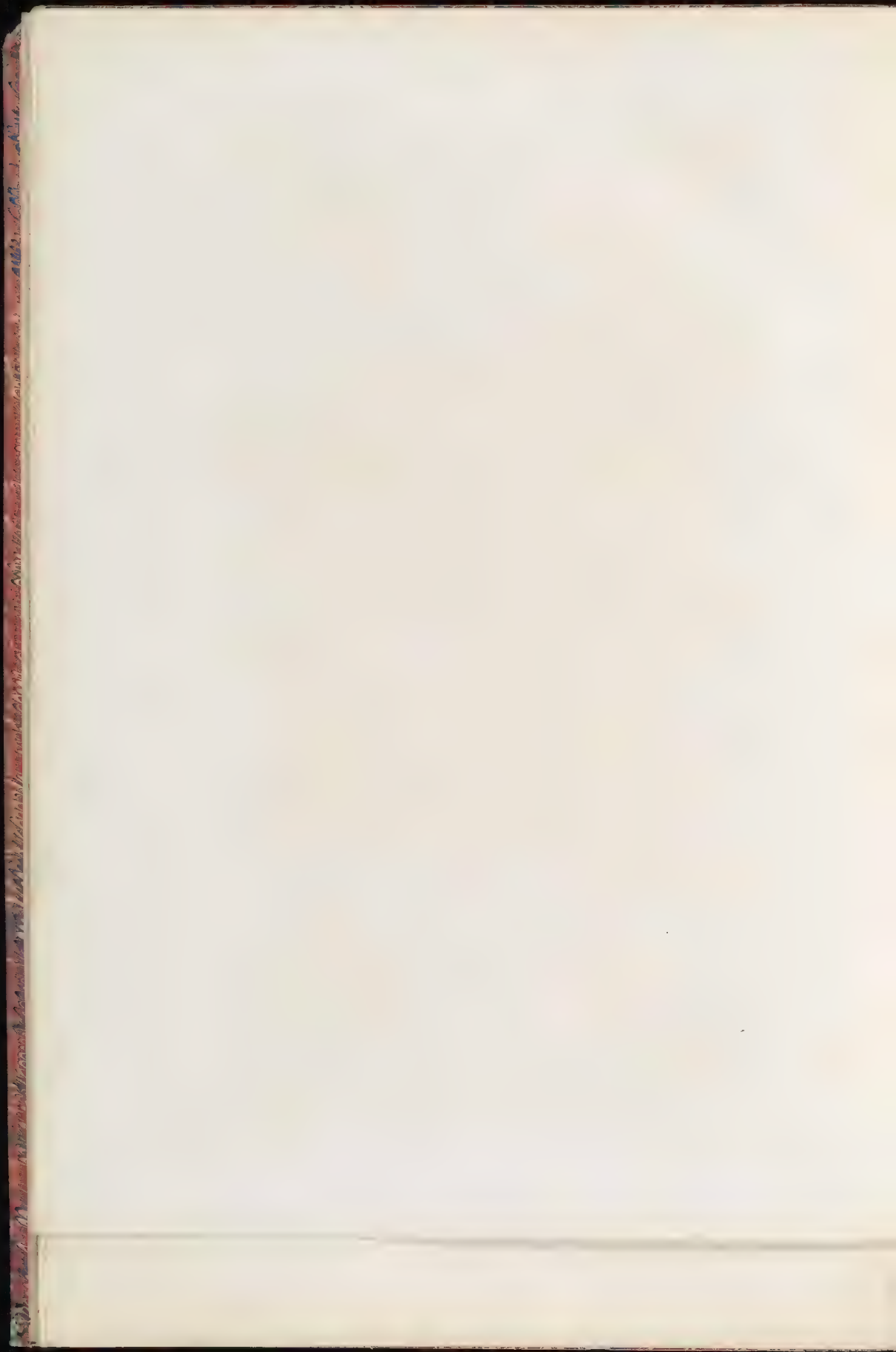
FIN DE LA TABLE









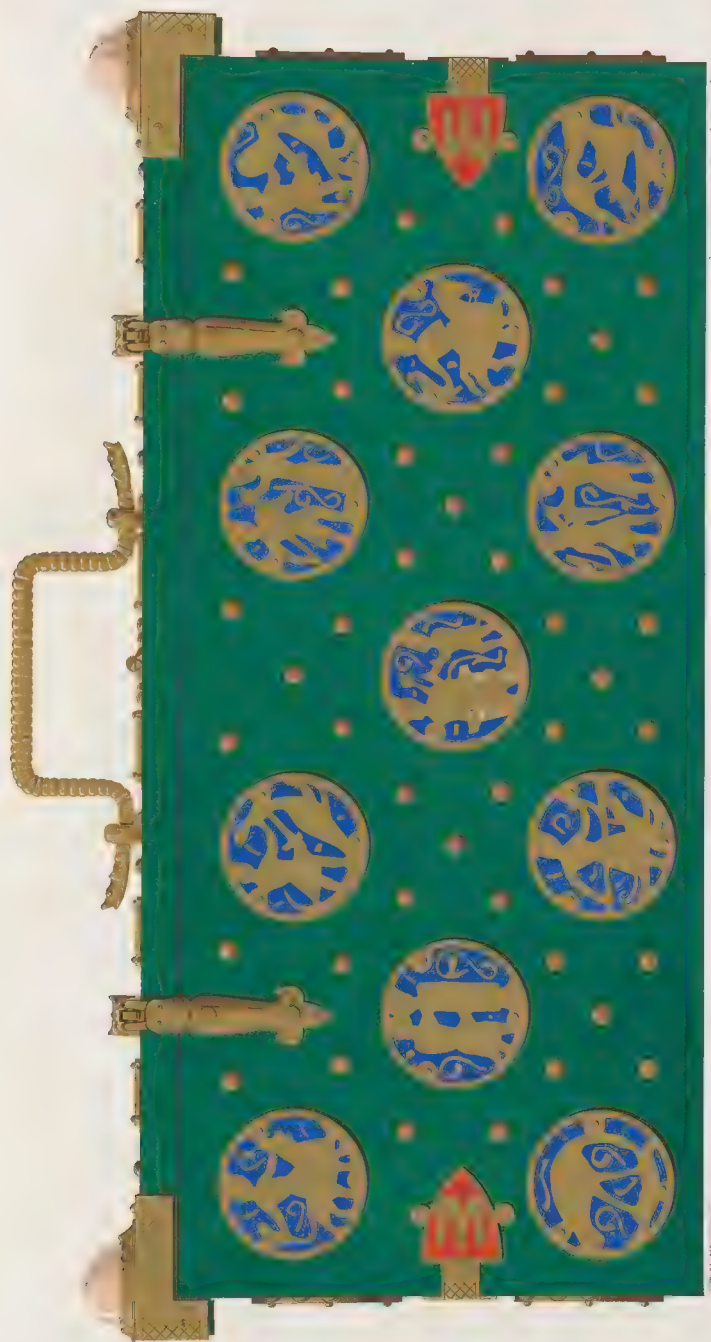




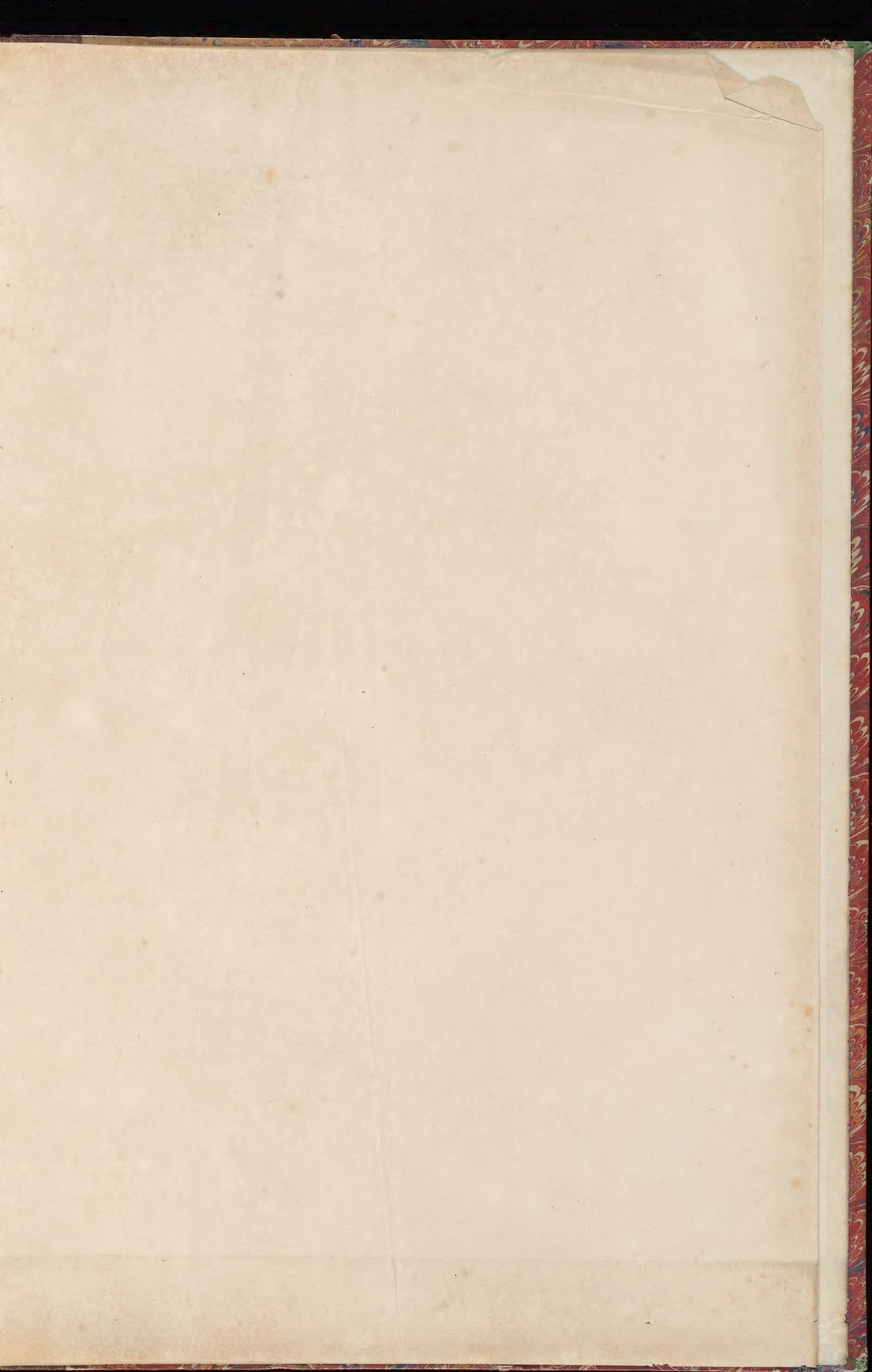












83-B3219

RYS/7/80

PPJ 81 P0



GETTY CENTER LIBRARY



3 3125 00834 7532

